VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 6 Juillet 1915 NUMERO 8

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTE

Imprimé et publié par la
"...ST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

S'ILS REVENAIENT

"Nous avons progressé matériellement, mais il est extrêmement douteux que nous puissions en dire autant au point de vue moral." Ces quelques mots du **Citizen** d'Ottawa, le plus vigoureux et le plus franc des journaux anglais de ce pays, résument parfaitement bien tout ce que les honnêtes gens vraiment patriotes pensent de la Confédération et de son oeuvre.

Nous avons progressé matériellement. C'est indéniable. Les espérances les plus audacieuses des Pères de la Confédération ont été dépassées. Aux provinces que baignaient le bassin et le cours du Saint-Laurent se sont ajoutées celles de l'Ouest. Des transcontinentaux ont été jetés d'un océan à l'autre; des milliers et des milliers d'européens sont venus peupler les vastes plaines de ce pays; partout ont surgi des industries nouvelles, des marchés inconnus. Nous avons progressé matériellement et beaucoup plus et plus rapidement que ne le rêvèrent les plus audacieux des ouvriers de la Confédération. Mais avons-nous progressé au point de vue moral? Pouvons-nous même nous rendre le témoignage de ne pas avoir rétrogradé, de posséder aujourd'hui le même patrimoine moral et national?

Après un demi-siècle d'existence, il est triste de se voir forcé à confesser que hormis les premières années nous avons assisté à une régression continuelle.

Que nous sommes malades au moral, qu'à ce point de vue le peuple canadien souffre profondément et a besoin de sérieuses et profondes réformes, nul n'en saurait douter en présence de tous les scandales parlementaires des dernières années, en face de toutes les enquêtes de l'heure actuelle mettant à jour la gangrène de notre vie politique. Mais, pour grave que soit le mal au point de vue moral, pour profondément atteints que nous soyions sous ce rapport, il est minime comparé à la regression subie au point de vue national.

C'est une pensée de paix, d'union, de respect des droits de toutes les minorités qui a présidé à la formation de la Confédération. Les Pères de la nation canadienne en création voulaient mettre un terme aux rivalités de ses enfants. Et pour y parvenir, ils avaient, en véritables hommes d'état, recouru à la justice. Eloignés les uns des autres par la langue et la foi, ils avaient compris que la paix et l'unité nationale dépendaient absolument du respect de tous les droits.

Un demi siècle s'est écoulé depuis que de leurs délibérations sortit la Confédération. Excepté Sir Charles Tupper, tous sont morts. Peut-on dire que leur oeuvre leur a suvécu; qu'elle a tenu les promesses qu'ils en escomptaient; qu'elle a réalisé l'union de tous les groupes nationaux de ce pays; que sa durée est assurée, certaine? Est-il permis d'affirmer que s'ils revenaient parmi nous, ils reconnaîtraient leur pensée dans les actes des gouvernants d'aujourd'hui, dans leur mode de traiter les droits des minorités, plus particulièrement des premiers habitants de ce pays?

Assurément non. Ah! s'ils revenaient! quelle dûre leçon ces grands politiciens de la première heure, des pénibles débuts de la Confédération, feraient aux politiciens d'aujourd'hui, aux héritiers qui ont spolié l'héritage légué, qui ont dédaigné, violé les volontés et les engagements d'honneur de leurs devanciers! Comment pourraient-ils ne pas protester contre la politique lâche et ignoble qui, par ses empiètements successifs sur les droits du faible, a fait se demander au président du Sénat si le pacte de la Confédération n'était pas un piège infâme? Eux qui rêvaient d'une nation formée des deux grands rameaux issus de l'arbre gaulois et de l'arbre britannique, assemblant dans une âme nouvelle le meilleur de l'âme française et de l'âme anglaise, ne protesteraient-ils point de toutes leurs forces contre cette stupide et intéressée politique qui a jeté au milieu de notre peuple des centaines de milliers d'étrangers, compromettant l'avenir de la nationalité canadienne? Et que diraient-ils de la persécution qui de toutes parts s'acharne contre l'élément français dans ce pays? Que diraient-ils de la transplantation et de l'acclimatation quasi naturelle dans Ontario des méthodes vexatoires de la Prusse en Pologne allemande?

Ah! s'ils revenaient les Pères de la Confédération!

LA QUESTION DES LICENCES EN SASKATCHEWAN

Tout dernièrement, comme nos lecteurs s'en souviennent, la législature de la Saskatchewan a, par une écrasante majorité, supprimé les buvettes dans toute la province. Au point de vue antialcoolique, c'est la décision la plus radicale, la plus vigoureuse qui ait été prise ces dernières années au Canada. Il n'y a nul doute qu'elle répond au voeu des électeurs de la Saskatchewan. Naturellement les partisans de la buvette ont prétendu le contraire, mais ils ont du se taire devant les résultats de l'élection de Shelbrook. Dans cette division électorale, de longue date hostile au gouvernement, le programme de réforme en matière de tempérance énoncé par le gouvernement Scott a valu à son candidat une écrasante majorité, un triomphe sans pareil.

D'aucuns sont enclins à croire que le gouvernement de la Saskatchewan a établi la prohibition. Non: il débute par une mesure moins radicale et dont il escompte de bons fruits. Voici en quoi consiste la nouvelle loi des licences en Saskatchewan. Nous empruntons ce résumé à notre confrère de Prince-Albert, le **Patriote**.

"Le point essentiel du nouveau régime proposé est en effet, uniquement, l'essai, pendant cinq ans, d'une expropriation d'Etat de tout le commerce des liqueurs en Saskatchewan, par l'élimination du commerce privé.

L'Etat n'établit aucunement la prohibition pour l'heure actuelle, mais il se charge de vendre lui-même, selon des conditions bien spécifiées, toutes les liqueurs alcooliques dont le commerce était antérieurement réservé aux hôtels autorisés.

Dès que la nouvelle législation entre en vigueur les 445 débits de boisson actuellement autorisés dans la province disparaissent et sont remplacés par des établissements d'Etat là où il y avait auparavant des magasins de liqueurs en gros et qui au début ne dépasseront pas le nombre de 22 à 25.

Dans ces établissements l'on pourra se procurer, à des prix uniformes, une certaine quantité de liqueur, mais il sera absolument interdit d'en faire usage sur place ou en tout endroit public, ce qui supprime du coup la pratique si funeste de la traite.

La province sera divisée en 67 districts et les électeurs municipaux décideront par "referendum" si un débit de boisson doit être ou non institué dans le district, ce qui dans l'hypothèse d'un vote partout affirmatif, porterait au maximum le nombre des dispensaires à 82, mais il n'est pas probable que ce nombre s'élève à plus de 50 ou 60.

L'administrateur de l'établissement est un employé à salaire fixe, qui ne perçoit aucune commission sur la vente des boissons dont il doit tenir un compte détaillé.

Les recettes sont attribuées à des fins spécifiées. Le gouvernement obtenait antérieurement $300,000 par les octrois de licences aux hôtels. D'après le nouvel Acte les profits qui reviendront au trésor général diminueront de $50,000 chaque année jusqu'à extinction totale."

Il n'existe plus aujourd'hui de buvettes en Saskatchewan. Un commissaire général a été nommé: le personnel des dispensaires a été choisi pour les 23 établissements qui remplacent toutes les buvettes: Moose Jaw, Saskatoon et Regina ont chacune deux dispensaires. Le dispensaire de Prince-Albert, nous apprend le **Patriote**, comprend à lui seul un district où il y avait auparavant 20 hôtels.

Il serait tout à fait surprenant qu'un pareil système échouât. Sans doute, il ne supprimera pas tout alcoolisme; mais il est certain qu'il contribuera dans une large mesure à enrayer ses ravages. C'est l'occasion qui fait le larron. En supprimant ces multiples et continuelles occasions que sont les buvettes, le gouvernement Scott fait, du coup, disparaître nombre de larrons. De l'application vigoureuse et vigilante de la nouvelle loi dépendra sa valeur.

OH! CES PHARISIENS

Peut-on jouer à la balle le dimanche, est-il permis à de paisibles citoyens qui n'ont pas le gousset assez rondelet pour se payer le luxe d'un auto et d'un chauffeur d'aller se reposer en regardant jouer à la balle? N'est-ce pas là une violation flagrante de la loi du dimanche? N'est-ce pas un crime contre Dieu, n'est-ce pas violer le jour du Seigneur? Les tribunaux devront décider de ce point ces jours-ci. Nous souhaitons sincèrement qu'ils envoient paître ces bons réformateurs qu'offusque cet inoffensif et sain amusement. C'est tout ce qu'ils méritent.

En bonne vérité, nous nous demandons pourquoi il serait défendu à un pauvre hère d'assister à une partie de balle le dimanche? Si vraiment la loi du dimanche en vigueur dans cette province le défend ,elle est la loi la plus ridicule, la plus injuste qu'on saurait imaginer. Qu'on ne vienne pas objecter que la direction des équipes acceptent à la porte une contribution, une offrande. Qu'est-ce que cela peut faire? Cela nous paraît tout simplement du dégoûtant pharisaïsme. Comment, un ouvrier, un commis, serait blâmable d'offrir volontairement vingt-cinq ou cinquante sous à la direction des équipes de balle, alors qu'on ne fait pas entendre la moindre protestation contre le riche qui peut se payer le luxe d'un auto et d'un chauffeur, d'un yatch à gazoline ou à voile, etc. Notre loi du dimanche n'aurait-elle donc d'autre but que d'ostraciser le pauvre, celui qui ne peut se payer ni chevaux, ni autos?

Si telle est notre loi du dimanche, qu'on la fasse disparaître. En ce pays nous avons trop de réformateurs confits dans l'étroitesse, pour leur mettre entre les mains un pareil instrument de mesquine et bête persécution. Il peut se trouver quelques esprits sincères au nombre de ces réformateurs, mais de façon générale ce sont tout simplement des farceurs, des pharisiens de la plus belle eau. S'il était donné au bon public de savoir de quelle façon nombre de ces réformateurs à la conscience si chatouilleuse sur la façon d'observer le dimanche l'observent en leur particulier, il y a belle lurette que nous n'entendrions plus parler d'eux: on les aurait relégués aux oubliettes.

PETIT COMMUNIQUE EN VERS

Il est crayonné par M. L. Boyer à l'usage des "poilus":

Il est des crânes sans "cresson"
Qui brillent quand on les reluque:
Ils n'ont qu'un cheveu folichon
Qui leur fait le tour de la nuque. .
Plus rien à signaler sur les reste
du front...

La plus humble condition s'allie avec la piété et les bonnes oeuvres.

• • •

La solitude donne à l'âme la trempe dont elle aura besoin dans de plus belles situations.

PAROLES D'ARCHEVEQUE

Mgr. Langevin au Congrès du Parler Francais

C'est avec une émotion bien sincère et un coeur débordant de joie et d'affection fraternelle que nous répondons à une si cordiale bienvenue par un salut du coeur à la chère province de Québec, berceau trois fois séculaire de notre race sur le sol de l'Amérique du Nord.

L'air de la patrie et les vertus évocatrices qui émanent du vieux sol québecois réveillent, embaument, enivrent et rendent le coeur plus fort.

C'est sur cette terre que nous retrouvons les souvenirs les plus glorieux de notre histoire, sous les deux régimes français et anglais. C'est la terre de l'héroïsme et de la sainteté. Elle garde les restes bénis de nos vaillants, tombés au champ d'honneur, des conquérants pacifiques de nos droits, de ces héros et de ces héroïnes incomparables que Rome s'apprête à placer sur nos autels, et de ces héros plus humbles, nos ancêtres, martyrs de la foi et de la patrie ou du simple devoir de chaque jour.

Ici même, à Québec, nous ne pouvons pas oublier que nous sommes auprès du tombeau déjà illustre du vénérable fondateur de l'église du Canada, Monseigneur de Laval, dont l'héroïcité des vertus a été reconnue par le Saint-Siège, et qui a contribué si puissamment à faire de nous un peuple essentiellement religieux, fier de sa foi et jaloux de la liberté.

O Québec, douce terre de nos aïeux, réjouis-toi, vois tes fils et tes filles venus de tous côtés, de parties les plus reculées du Canada et même de la grande république voisine, pour t'apporter le tribut de leur admiration affectueuse et jurer une fidélité inviolable à leur double devoir de chrétiens et de patriotes. C'est comme le réveil d'un peuple qui se lève dans la conscience de sa dignité et de sa force, et qui veut affirmer sa confiance inébranlable dans ses glorieuses destinées.

O vieille cité de ce Saintongeois de génie qui s'appelait Samuel de Champlain, premier foyer français dans le nouveau monde, tu es vraiment par ton glorieux passé, ta vaillance, et ta haute culture intellectuelle dans toutes les sphères de la science religieuse et profane, l'oeil et le coeur du Canada catholique et français. Il n'est que juste de venir dans ton enceinte retremper nos courages parfois abattus, réchauffer nos coeurs refroidis, méditer ensemble les grands problèmes de l'avenir et nous orienter vers l'idéal sublime que nous allons poursuivre désormais, avec l'ardeur qui nous est propre, avec le calcul et la persévérance dont d'autres nous donnent l'admirable exemple.

Tous les groupes français sortis de la province mère sont ici représentés dans un même esprit de douce fraternité et un même sentiment de confiance mutuelle.

Ils sont ici nos frères bien-aimés de l'Acadie dont la vitalité merveilleuse s'accentue chaque jour par des progrès constants, une sage organisation, et des manifestations patriotiques qui trouvent un écho sympathique dans tout le pays. Ils ont connu l'orage d'une terrible persécution qui les a dispersés sur la terre étrangère, mais ils sont revenus de l'exil reprendre possession de leur chère terre acadienne, trempée de généreux sang et de sueurs fécondes, et sous la bénédiction du ciel, ils sont devenus un grand peuple qui marche vers l'avenir avec confiance, malgré les obstacles qu'il doit vaincre.

Ils sont ici nos frères de l'Ouest qui se sont engagés courageusement dans le sillon glorieux tracé par nos découvreurs intrépides et nos saints missionnaires, porte-étendards du Christ et de la vraie civilisation. Organisés en paroisses régulières, avec leurs institutions religieuses et nationales, et guidés par leurs prêtres, ils sont aussi nombreux que l'étaient nos pères dans Québec, après le Traité de Paris, et ils ont autant et même plus de raisons d'espérer dans l'avenir s'ils s'appuient sur Québec, et si Québec leur est fidèle. Une mère aimante et de sang illustre, comme la nôtre, peut-elle jamais abandonner ses enfants? N'est-elle pas deux fois notre mère quand elle défend la vie menacée de ses enfants?

Ils sont ici nos frères bien-aimés d'Ontario, les plus rapprochés de Québec, forts de leur nombre et de leur organisation paroissiale. Ils n'ont rien à discuter, rien à plaider, ils n'ont qu'à conserver comme des hommes ce qu'ils possèdent de droit naturel conféré aux parents, et aussi par leur droit d'hommes libres dans un pays de liberté pour tous.

La persécution décourage les races sans vigueur et les hommes sans conviction, comme la tempête abat les arbres sans racines, mais elle provoque et ravive les courages des coeurs vaillants. A ceux qui veulent nous arracher ce qui nous appartient, nous devons répondre avec une fierté toute française et une détermination toute britannique: "Ce que nous avons, nous le gardons." C'est la réponse du vieux gouverneur Frontenac à l'envoyé anglais qui lui demandait de rendre ses canons: **Viens les prendre.**

Enfin ils sont ici nos frères bien-aimés de la puissante république des Etats-Unis, et ils ont le mérite d'avoir conservé leur foi et leur langue et même les traits caractéristiques de la race sous un drapeau étranger mais ami. Et quand on les visite, on est émerveillé des grandes oeuvres d'éducation et de charité qu'ils accomplissent. Tous, nous avons compris que la patrie canadienne est notre mère et que celui qui ne répond pas à son appel à l'heure du péril commun, ne mérite pas le nom d'homme.

Aussi, à l'aspect de cette élite, l'âme s'ouvre aux espérances les plus justifiées et les plus enthousiastes.

Cependant, il ne faut pas nous le dissimuler, l'heure est solennelle, nous sommes arrivés à l'un des grands tournants de l'histoire de tout le Canada, et de notre propre histoire. Les milliers de colons venus de toutes les parties du vieux monde et de l'Amérique du Nord, et qui envahissent les nouvelles provinces de l'Ouest, ne connaissent point notre passé, nos droits de premiers occupants du sol, nos précieuses conquêtes politiques, et les services rendus par nous au glorieux drapeau britannique sur les bords du Saint-Laurent et de la Rivière Rouge. Ce drapeau étranger au plus grand nombre des nouveaux colons qui n'ont encore pour lui que de l'indifférence quand ce n'est pas de l'hostilité, nous le respectons, nous l'arborons avec joie, et nous lui donnons toujours la première place dans nos fêtes.

Nous savons qu'il y a entre nous des liens sacrés, et la conscience nous oblige à lui être fidèle à tout prix, même au prix du sang.

Aussi nous ne reconnaissons à personne le droit d'arrêter les Canadiens-français à la frontière de Québec, et de leur dire: "Hors de là, vous n'êtes plus chez vous."

Nous sommes chez nous au Canada, partout où le drapeau britannique porte dans ses plis glorieux nos droits sacrés avec la trace de notre sang.

Debout libres et fiers auprès de cet étendard qui flotte triomphalement sur tous les océans, nous lui jurons avec joie, foi et fidélité, mais nous lui demandons en retour de protéger toujours nos libertés et nous clamons à tous les échos du pays la vieille devise normande: "Dieu et mon droit."

L'âme de la patrie va pour nous au dernier coin de la terre canadienne, à la dernière motte, au dernier brin d'herbe.

Chacun de nous l'emporte avec lui dans son coeur comme un trésor sans prix, et l'exilé mourant, loin des chers siens et de la douce terre natale, lui envoie encore son souvenir le plus affectueux et lui réserve, avec Dieu, le dernier battement de son coeur.

Et puis il y a le tournant de notre propre peuple qui a grandi et qui voit le champ de son activité intellectuelle, politique et sociale s'élargir de plus en plus, à mesure que ses moyens d'action sont plus nombreux et plus puissants. Ce sont des fils aimants qui sont devenus des hommes et qui veulent bien servir l'Eglise, leur mère, en retour de ces bienfaits inappréciables, mais qui désirent marcher librement vers leur noble destinée, à côté d'une race fière qu'ils admirent et dont ils ont obtenu d'être traités en égaux.

La tutelle de l'Eglise, qui a fait notre force et notre salut durant notre jeunesse, ne peut pas, en se transformant par la force des choses, nous faire oublier ou méconnaître son autorité divine, toute bienfaisante et maternelle. "L'Eglise, dit un historien célèbre, n'est pas seulement la religion des peuples enfants et des sociétés pauvres, elle a aussi à mener à Dieu les nations riches et les civilisations éclairées."

L'Eglise, quoiqu'on en dise, ne s'oppose pas au progrès, et ne dit anathème à aucune revendication légitime. Elle n'a garde de se tenir en arrière du mouvement comme elle sait que tout bien, toute ascension, vient de Dieu, et elle bénit tout ce qui éclaire, tout ce qui grandit, tout ce qui améliore l'humanité, mais il ne faut pas lui demander de sacrifier à un prétendu progrès les légitimes exigences de l'esprit chrétien, de l'éternelle vérité. Or, on entend parfois des voix accusatrices qui cherchent à semer la défiance entre le clergé et le peuple et qui prêchent une émancipation malsaine. Chose étrange, il se trouve que les ennemis de la religion et les ennemis de notre race tiennent le même langage à l'égard de ce qu'ils appellent un joug intolérable, auquel ils veulent substituer le joug humiliant d'une organisation ténébreuse et perfide, ou celui de la raison humaine en révolte contre Dieu.

Puisque l'histoire proclame hautement que nous sommes restés français parce que nous sommes restés catholiques, il est évident que nous ne conserverons notre nationalité forte, féconde et intacte qu'en demeurant soumis à la Sainte Eglise, notre mère. Nous serons d'autant meilleurs français que nous serons meilleurs catholiques. On pourrait appliquer la même vérité à chaque nation catholique. C'est la pensée qu'exprime si bien saint Ambroise: "Celui-ci s'exile de sa patrie qui se sépare du Christ."

L'histoire dira ce que les nations saxonnes au XVIe siècle, ce que les nations latines, en ces derniers temps, ont perdu au point de vue de l'idéal, du respect, de la vérité, de la justice et de la liberté, en se séparant du Christ par l'abandon ou l'amoindrissement de la vérité catholique. Aussi je ne m'étonne pas d'entendre le même historien cité tout à l'heure s'écrier: "La société humaine, par un sûr instinct, gravite dans la direction de Jésus-Christ chaque fois qu'elle obéit aux lois naturelles de la conservation."

Il faut donc que nous sortions de ces solennelles assises nationales plus catholiques et plus français que jamais, tout en réalisant bien nos devoirs comme membres de la grande famille canadienne groupée autour du noble drapeau britannique.

Nous voulons que personne mieux que nous ne rende à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Nous voulons être plus que jamais des citoyens enthousiastes de la grande patrie canadienne, nous qui sommes les pionniers du Canada, mais nous tenons à demeurer fidèles à la foi de nos martyrs et à la gloire de nos héros, et tout vrai Canadien nous en saura gré, j'en suis sûr.

Le résulta de ce magnifique congrès de la Langue Française doit être d'abord, la détermination ferme et constante d'assurer au français la place qu'il doit occuper dans la famille, puis dans l'école et dans l'église, et enfin dans la société. Nous nous réservons d'être assez intelligents et assez conscients de notre honneur, de notre influence et de nos propres intérêts, pour veiller à l'enseignement sérieux et efficace de la langue anglaise. La sollicitude des autres à ce sujet est inutile et devient parfois suspecte.

Nous savons qu'en Irlande et dans le pays de Galles, au coeur du grand empire britannique, on enseigne officiellement dans les écoles primaires une autre langue que l'anglais, et nous serions vraiment sans excuse si nous n'enseignions pas à nos enfants la langue française, reconnue comme une des langues officielles du Dominion.

Un autre résultat de ce magnifique congrès sera, j'espère, un sentiment profond de la solidarité qui doit nous unir tous, pour nous entendre, nous consulter, veiller sur nos intérêts communs et nous défendre au besoin. Il faudrait une juste union qui nous permettrait à un moment donné de parler et d'agir, au nom de deux millions et demi de Canadiens-français restés fidèles à leur foi et à leur race, au Canada et aux Etats-Unis. Ce ne sera une menace pour personne. Mais ce sera un avertissement et une protection efficace dans l'occurence, ce sera un moyen de combattre l'apathie et l'égoïsme qui ont tué plus de nations que la persécution ouverte et la guerre, avec ses conquêtes sanglantes.

Il faut dire de la patrie ce que le Christ a dit de lui-même, posant ainsi une loi de l'histoire: **"Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, celui qui n'amasse pas avec moi disperse."**

Les peureux, les indifférents et les intéressés font la plus grande force de nos ennemis, à l'intérieur ou à l'extérieur.

Je m'adresse de nouveau à toi, ô bien-aimée province de Québec, pour te bénir, te souhaiter des agrandissements et des progrès, de plus en plus merveilleux, mais aussi pour te supplier de ne pas oublier tes enfants dispersés.

Il s'échappe des profondeurs de tes vastes forêts, du sein de tes valllées ombreuses, de la cime de tes montagnes, des eaux de tes lacs, de tes rivières et surtout des ondes majestueuses et des cataractes du fleuve roi, comme une douce brise qui gonfle nos coeurs et nous enivre de joie et d'espérance.

Il me semble entendre sortir de chacun de tes foyers français, à l'ombre du clocher tant aimé, symbole d'amour et d'espérance, une voix douce et pénétrante qui chante **O Canada, mon pays, mes amours.** Et à ceux qui se font prophètes de malheur, et nous parlent de mort, j'oppose la voix divine qui sort de chacun de tes tabernacles et qui dit: "Tu ne mourras pas, mais tu vivras, mais tu chanteras les louanges du Seigneur."

Oui, nous vivrons, et nous chanterons les louanges du Christ et des grandes choses de la patrie dans le doux parler de France, aussi longtemps que le Saint-Laurent roulera vers l'Océan ses flots majestueux, que les érables rendront leur doux nectar, que nos écoles, que nos collèges classiques donneront à l'Eglise et à l'Etat des hommes dignes de son nom, et que nos familles nombreuses comme les rejetons de l'olivier s'asseoiront au banquet sacré, gage d'immortalité pour les âmes et de grandeur durable pour les nations.

Vous connaissez le souhait monstrueux de cet empereur romain qui disait: "Je voudrais que le genre humain n'eût qu'une seule tête pour que je puisse la trancher d'un seul coup." S'il m'était permis de me servir de ce souhait, en le purifiant, je dirais: "Je voudrais que le peuple canadien-français n'eût aujourd'hui qu'une seule tête pour l'incliner devant la province de Quebec comme devant l'autel de la patrie, ou mieux encore, devant l'autel de Jésus-Hostie, afin que nous n'ayons plus désormais qu'un seul coeur et qu'une seule âme pour aimer passionnément la douce patrie canadienne."

LE COIN DES DAMES

LAISSEZ-MOI, Mesdames, vous présenter un personnage que vous connaissez bien sûr, mais dont vous ne savez peut-être pas toute l'importance. C'est un piètre sire, en vérité que le "Commérage"! et il n'en faut pas souhaiter la compagnie. S'il est du genre masculin, il est, parait-il, de l'essor féminin. Que voulez-vous, les hommes le veulent ainsi! Mais, vous savez, j'en connais du sexe fort qui ne nous le cèdent en rien sous ce rapport.

Il est des gens qu'on croirait créés et mis au monde pour décrier les autres. Mon Dieu, si on pouvait leur apprendre à se mêler de leurs affaires, combien de malentendus cesseraient et que de discordes seraient évitées? Si on savait tout le mal que peut faire les coups de langue lancés "ab hoc et ab hac"! M'est avis que le commérage restera encore debout après la fin du monde — naturellement pour dire comment les choses se sont passées — et tout de travers, cela va sans dire. Quel vil métier que celui de cancaner!

Tenez, voyez ces "bonnes âmes" pour qui les fenêtres sont trop petites, les vitres trop peu transparentes, les portes pas assez vite ouvertes pour voir passer Mademoiselle Une Telle.

M. Un Tel: "Tiens, la voilà qui sort avec ce garçon-là, si elle le connaissait — ou vice versa, etc., etc.," et puis, les poings sur les hanches, avec des hochements de tête significatifs, les commentaires vont leur train;... le roman s'ébauche, et il est bientôt bâti — car on a l'imagination féconde — on en arrive à un dénouement rapide, heureux ou malheureux, ça dépend de l'esprit plus ou moins conciliant de l' "auteur". Retournez donc à vos fourneaux, où votre rôti brûle, où votre soupe "prend au fond"; laissez donc aux autres le soin de leur petite vie, ils ne s'en porteront que mieux et vous... pas moins bien.

Voyez-vous celle-ci qui, tout en se reposant, déroule des **Ave** et des **Ave**. Ah! bien oui, elle a son rosaire dans ses doigts, mais l'oeil... dans la rue:

'Monsieur X qui passe encore! je crois bien qu'il va à tel endroit. Pourquoi y va-t-il si fréquemment?" Et le cerveau en ébullition, les **Ave** empiètent les uns sur les autres, pour aller plus vite; sitôt le chapelet dit — sans distractions, bien entendu — la voilà chez sa voisine. Mais comme il y a, dit-on, plus d'esprit dans deux têtes que dans une, la supposition a évoluée au point de devenir une certitude, que la charitable amie va colporter à la porte suivante; bientôt tout le canton est au fait de la chose, seulement ce n'est plus l'histoire du début mais ni plus ni moins qu'un assemblage de calomnies les plus criantes — et voilà! Allez leur dire qu'elles manquent à la charité, les commères! quelle insulte!

J'en connais qui viennent avec des airs de sainte nitouche vous raconter les pires monstruosités sur le compte de certaines personnes, la plupart du temps les plus honnêtes et les plus honorables. Si vous faites mine de ne pas les croire, oh! elles posent en victimes. Vous ne les croyez pas, vous, sans doute, chère amie, mais combien d'autres, hélas! se laissent duper parce que c'est Mme N qui l'a dit, "elle qui est si bonne, elle qui ne voudrait pas faire de mal à une mouche, peut-elle inventer pareille chose?" Et le mal fait à la réputation par une seule parole prononcée à la légère, y songez-vous?

N'en voit-on pas de charitables "journaux vivants" qui prennent en aversion jusqu'aux personnes qui passent souvent devant leur porte. "Encore dans la rue! Elle ferait mieux de rester chez elle et de faire son ménage", et ainsi de suite. Leur voyez-vous l'air entendu qu'elles ont pour censurer ceux ou celles qui font usage du chemin du Roi? Il s'en trouve aussi qui, tout en ne négligeant pas leurs affaires, ont le temps de tout voir, tout entendre et tout critiquer. Qu'est-ce qui les fait agir ainsi, je vous le demande? Ecoutez, c'est le compagnon inséparable du commérage: la jalousie. Si une telle semble généralement estimée, on cherche à la déprécier, à l'amoindrir — vilaine besogne que celle-là! — On voudrait avoir à soi les amabilités dont on voit les autres comblées et dont on se sent privée — et pour cause — car ne s'attirent l'estime et l'amitié des gens que ceux qui trouvent toujours du bien à dire de leurs semblables.

Soyons donc aimables, sociables dans nos paroles comme dans nos actes, et nous aussi nous aurons la sympathie du public; faisons-en l'essai.

Oh! mais je m'aperçois tout à coup que je veux parler à la manière de La Bruyère; ne prenez pas garde à une telle prétention de la part de

Jacqueline des Erables.

QUESTIONS ENFANTINES

Un jeune bébé devrait pleurer un quart d'heure à une demie-heure par jour. Cela vous surprend n'est-ce pas, car ordinairement tous nos efforts tendent à empêcher un enfant de pleurer. Cependant ce pleur est un bon exercice pour les poumons et malgré que souvent le bébé en devienne tout rouge, ce pleur est excellent pour sa santé.

C'est une erreur de promener ou de dodeliner un bébé aussitôt qu'il pleure, car tout ce mouvement fera certainement arrêter son chagrin pour quelques minutes, mais aussitôt que vous arrêterez il recommencera.

Quand un bébé pleure dites-vous bien: A-t-il faim? A-t-il sommeil ou ses vêtements ne le font-ils pas souffrir?

Lorsque l'enfant semble avoir faim il n'est pas nécessaire de lui donner à manger avant son heure réglementaire car pleurer un peu ne lui fera pas dommage. S'il a bien mangé mais n'a pas dormi pour quelque temps en le mettant confortablement dans son berceau, ses cris cesseront et bientôt il s'endormira. S'il persiste à pleurer, on devrait essayer de connaître si son pleur indique la douleur, la méchanceté ou le besoin de manger.

Ce qui doit, le plus, attirer notre attention, c'est quand l'enfant se plaint faiblement; alors il souffre sans aucun doute ou bien il a besoin de nourriture. Un bébé peut bien prendre une bonne quantité de nourriture, mais la qualité nutritive manque bien souvent.

Un bon moyen de savoir si on donne à l'enfant une nourriture suffisante, est de le peser de temps en temps. Un bébé en santé doit augmenter en poids de 1 à 2 livres par mois jusqu'à cinq mois et après d'une demi-livre à une livre par mois jusqu'à 2 ans.

Gertrude.

DE LA MODE

Ce que dépense une femme? Trop, disent généralement les maris. Cependant on aime à être correctement habillée. Tout cela coûte beaucoup si on choisit les couturières à la mode, mais une femme habile trouve toujours le moyen de s'habiller bien et avec goût sans que cela coûte énormément cher. La femme qui a une grosse famille et qui est obligée de tenir un certain rang doit faire des trésors d'économie et d'ingéniosité pour pouvoir arriver à faire face à sa situation difficile, car elle aime à habiller convenablement ses enfants et tout naturellement il lui faut passer la dernière.

• • •

Le corsage-blouse est bien le plus utile vêtement dans la garde-robe d'une femme vraiment chic. Le crêpe de Chine est le tissu qui convient le mieux à ces blouses, car il est assez toilette pour l'après-midi et pas trop pour le matin.

• • •

La chaussure joue aussi un grand rôle dans l'habillement d'une femme. Le cuir verni est en grande demande. Pour la soirée on favorise le soulier "opéra".

• • •

C'est étonnant comme les cols hauts qui sont à la mode cette année vont très bien à quelques personnes et à d'autres donnent un air vieux et empesé. Ainsi, il faut étudier un peu ce qui nous va le mieux et ne pas essayer toutes les modes nouvelles qui passent.

RECETTES

Rhubarbe en conserve

Voici une manière de conserver la rhubarbe qui plaira à plusieurs ménagères qui trouvent le prix du sucre très élevé. Il faut d'abord **stériliser** les pots à confitures, laver la rhubarbe, la trancher en petits morceaux, la tasser dans les pots, et enfin emplir les pots de rhubarbe d'eau froide et les bien fermer. Enveloppez ces pots avec du papier afin qu'ils ne voient pas de jour. Vous pouvez conserver ainsi cette rhubarbe pendant plusieurs mois. Quand vous en avez besoin, ôtez l'eau sans presser le fruit et faites cuire avec du sucre. Ayez soin de ne pas vous servir de l'eau que vous avez enlevé de la rhubarbe.

• • •

Soupe à la purée

On fait cuire les pois comme pour la soupe ordinaire; quand ils sont cuits on les passe dans la passoire. On ajoute un oignon haché bien fin, persil, ciboulettes ou herbes salées. On fait bouillir un quart-d'heure, puis on y met du pain haché bien mince ou du riz. Assaisonnez au goût et laissez cuire une demi-heure.

• • •

Pain de veau

Prenez trois livres de veau, ou toute viande blanche, une livre de porc, hachez les deux finement; six gros "crackers" broyés, trois oeufs bien battus, deux cuillerées à soupe de crème douce, poivre, sel et épices au goût. Mélangez bien le tout, et faites-en un pain. Arrosez de beurre et d'eau pendant qu'il cuit. Laissez au four pendant une heure et demie.

• • •

Gâteau Mocha

Ingrédients: ½ tasse de beurre; 1½ tasse de sucre blanc; ¾ tasse de lait; 3 oeufs; 2 tasses de farine; 2 cuillerées à thé de poudre.

Préparation: Réduisez en crème le beurre et le sucre et mettez-y en agitant bien le lait et les blancs d'oeufs. Enfin ajoutez la farine. Faites cuire en trois parties.

Préparation pour le gâteau ci-dessus: Faites bouillir une tasse de lait dans laquelle vous jetez une petite pincée de soda. Puis épaississez avec du "corn starch", 1 cuillerée à soupe délayé dans deux cuillerées à soupe de lait froid. Ajoutez les jaunes d'oeufs et laissez prendre au bain-marie à peu près trois minutes. Retirez du feu et quand c'est un peu refroidi, jetez-y une tasse de café noir, ainsi qu'une demi-livre d'amandes ébouillantées et divisées en deux; aussi ¼ de livre de coco. (cocoanut).

LE FLIRT

Tu ne veux pas venir? Et pourquoi cela, ma filleule? Y aurait-il quelque beau ténébreux sous roche qui te retiendrait au rivage? Les succès remportés par toi lors du dernier bal me donnent beaucoup à penser. J'ai noté en particulier que le nom de certain aspirant de marine se trouve répété par trois fois dans ta lettre d'hier. C'est significatif, cela. Ce qui l'est peut-être plus encore. c'est qu'au lieu de mettre ce nom en entier tu dis bonnement: M. Fernand de T. Ah! tu sais donc que cet aimable jeune homme s'appelle Fernand? Mais, je croyais que la carte des messieurs indiquait autre chose qu'un prénom et une initiale. Après ça, la mode a pu évoluer depuis que je ne cotillonne pas.

En tout cas, je souhaite vivement que ledit M. Fernand — puisque Fernand il y a — soit aussi honnête qu'aimable et ne ressemble que de très loin à certains jeunes gens qui se font un jeu de troubler les jeunes filles sans avoir souvent la moindre envie de les épouser. Il y en a comme cela de par le monde. Il est d'ailleurs aisé de les reconnaître: tous ces hommes portent leur coeur en breloque, histoire de l'utiliser en montrant qu'ils en ont un. Châteaubriand, lui, portait le sien en écharpe. C'était sans doute plus romantique, mais combien moins sûr et moins agréable!

Quand les messieurs dont je te parle n'ont pas même un reste de coeur à afficher sur leur gilet décolleté, ils y accrochent celui de leurs partenaires en coquetteries savantes, autrement dit de leurs "flirts". Dans un salon, du reste moderne, j'entendais dernièrement un petit dandy se targuer d'en avoir toute une collection. Il disait cela au milieu d'un groupe compact de jeunes filles, et elles riaient, ces jeunes filles, elles riaient... Un peu plus, elles auraient demandé les noms, peut-être même ne leur eût-il point déplu d'ajouter un numéro à la prétendue collection: il devait être d'un si amusant commerce ce jeune homme, pour avoir été élu tant de fois par leurs devancières!

... ...

Lâches et pervertisseurs, oui, les hommes qui profitent de l'isolement d'un bal ou d'une causerie pour insuffler des tentations sournoises à l'oreille d'adolescentes, naïves, sous couvert de leur faire des compliments dont ils ne pensent pas le premier mot. Mais elles ne se doutent pas du danger, les malheureuses fillettes, une vanité secrète les porte à accueillir comme paroles d'Evangile ces phrases redondantes, — toujours les mêmes, — qui les caressent si délicatement; elles trouvent d'une amabilité parfaite ceux-là précisément qui viennent de verser le plus de venin dans leur coeur.

Certes, il en est qui, sagement averties par leur mère, se tiennent le plus souvent en garde et évitent avec soin d'imprudents "a parte"; mais, que le jour vienne où elles se sentiront un peu de vague à l'âme et elles écouteront avec moins de circonspection et plus d'intérêt ces beaux diseurs de salon qui ne sont généralement pas, comme ils le répètent à satiété: des aspirants à leur coeur, mais bien et uniquement des coureurs de dot.

Il est d'autres jeunes filles..., passons, car j'éprouve toujours une impression douloureuse à les voir traiter les hommes de leur âge comme des camarades. Cette familiarité excessive ne peut qu'entraîner de déplorables conséquences.

Mais, dit-on, le flirt n'est nullement coupable, c'est un jeu de société comme le tennis, les mots servent de raquettes, voilà tout. Je proteste: le flirt est une chose déloyale, basse entre toutes. Qu'est-ce que flirter, sinon faire montre de sentiments qui ne sont pas vrais, sinon promettre une chose que l'on ne veut pas donner? Si quelqu'un s'engageait, par un contrat verbal ou écrit, à céder à un ami une partie de ses biens et déniait ensuite ses engagements, on l'accuserait d'être un faussaire, un malhonnête. On aurait raison.

La jeune fille qui flirte en est là. Outre qu'elle abuse volontairement son partenaire, — j'allais dire son complice, — elle fait tort à son futur époux qui est en droit d'attendre qu'elle vienne à lui avec toute sa fraîcheur d'esprit et de coeur. Or, comment conserver son velouté d'âme, alors que pendant des mois, parfois des années, on aura aventuré son être moral sur un terrain marécageux et flottant? Sans doute, le flirt n'est en somme qu'une amusette de l'esprit et laisse généralement le coeur libre; mais, à jouer à cette amusette-là, on s'habitue à ne plus rien prendre au sérieux, pas même les choses aussi sérieuses que le mariage. On ne s'imagine pas combien ces vains amours de tête ont le pouvoir de déflorer l'amour conjugal, ce saint amour que Dieu bénit parce qu'il est pur, vrai, et qu'il doit être fécond. Déflorer est encore trop faible: le flirt, qui n'est pas de l'amour, est au contraire son plus mortel ennemi: cela tue ceci.

... ...

Quoi qu'il en soit, ma petite Mad, garde-toi de laisser dégénérer en amour la sympathie que tu éprouves visiblement pour l'aimable aspirant de marine. Il n'appartient pas à une jeune fille de faire le premier pas. Ceci n'est pas seulement de la dignité féminine, c'est de la réserve chrétienne: une femme ne demande pas un homme en mariage. Il en est qui le font, je ne l'ignore pas; en sont-elles plus estimables, d'ordinaire? Je n'ignore pas non plus qu'il est des sympathies soudaines, primesautières, très pures d'ailleurs, que le coeur parle parfois plus haut qu'on ne voudrait. Qu'importe s'il parle dans le silence de l'âme, si on ne fait rien pour nourrir un sentiment inopportun? S'il est dans les desseins de la Providence de faire plus largement éclore ce germe inconstient d'amour, sois tranquille, le silence et l'ombre seront favorables à cette floraison progressive. Mais je t'en prie, Mad, pas de ces passionnettes inutiles et dangereuses auxquelles beaucoup s'amusent "pour passer le temps", pas de flirt.

Pour pouvoir donner à son mari de demain toute la tendresse et tout le bonheur dont elle dispose, une jeune fille doit conserver avec un soin jaloux une réserve virginale, elle doit garder son coeur tout neuf jusqu'au seuil des épousailles. Le vrai, l'unique moyen d'être respectée et aimée par lui toute la vie, ce n'est pas de se présenter à ses yeux avec l'apparence d'une petite oie blanche, mais avec l'attrait d'un lis..

LES DERNIERS MOMENTS D'UN PETIT BRETON

La "Semaine Religieuse de Quimper", du 26 mars, raconte comme il suit la mort profondément émouvante d'un petit soldat breton de Clohars-Carnoet:

A 10 heures, aussitôt après la visite du major, Jean-Marie Le M... appela la Soeur Julienne:

—Ma Soeur, le médecin a dit que je vais mourir.

Et il ajouta:

—C'est bien pénible de mourir si jeune, je voudrais bien rester sur la terre pour travailler à la gloire de Dieu.

Je lui proposai de lui apporter la sainte communion (il avait déjà reçu l'Extrême-Onction), il y consentit avec reconnaissance. Son action de grâce fut longue. Vers 3 heures, la Soeur infirmière lui présenta un crucifix indulgencié, il le baisa respectueusement en silence, puis le pressa sur son coeur. Je lui demandai comment il se trouvait:

—Je vais bien, me dit-il.

J'insistai:

—Vous êtes bien faible, il faut que vous sachiez que vous pouvez mourir, que le bon Dieu va vous prendre dans son paradis. Etes-vous disposé à faire le sacrifice de votre vie?

—Oui, me dit-il.

—Alors, dites au bon Dieu que vous l'aimez de tout votre coeur, et que vous acceptez tout ce qu'il vous enverra.

Il baisa plusieurs fois le crucifix et répéta:

—Mon Dieu, je vous aime de tout mon coeur, et je suis content de ce qui m'arrivera.

Je récitai alors les prières des agonisants; puis je dus le quitter pour me rendre à la chapelle, lui faisant promettre d'attendre mon retour pour s'en aller chez le bon Dieu. Il me le promit en souriant, et, se servant de l'expression qu'il employait toujours à mon égard, il me dit en me serrant la main:

—A bientôt, Monsieur le recteur.

Quelques instants après mon départ, il s'écria:

—Vive la France! La France sera victorieuse!

Puis, s'adressant à la Soeur infirmière:

—Ecrivez à ma mère, à ma soeur, à M. B..., mon ancien patron, et dites-leur que je meurs content, que je vais prier pour eux... Je suis content d'aller au ciel; là, je serai loin du démon.

—Il faudra beaucoup prier pour vos parents, lui dit la Soeur.

—Je n'ai pas connu mon père, répondit-il, mais au ciel je vais le rencontrer.

Il prit le crucifix dans sa main:

—C'est le Roi, dit-il. C'est sur la croix que le Roi est mort, et c'est moi qui le porte.

Se tournant vers les camarades, il ajouta:

—Au revoir, mes amis, soyez toujours de bons Français.

Et à son infirmière:

—Jetez de l'eau bénite sur moi, surtout sur ma tête et aussi sur ma main.

Je revins de la chapelle.

—Eh bien! mon petit gars, lui dis-je, nous venons de prier pour vous. Etes-vous toujours content d'aller au ciel?

—Oui, toujours.

—N'oubliez pas de prier pour nous, pour votre mère, pour votre soeur, pour votre ancien patron, pous vos infirmiers.

—Pour vous, interrompit-il.

—Oui, pour moi, mon petit, et aussi pour Soeur Julienne, qui a été si bonne pour vous.

—Oh! oui, je prierai pour elle.

A ce moment, il parut s'assoupir, reprit le crucifix, le baisa plusieurs fois, ouvrit sa chemise et le plaça sur son coeur, referma sa chemise, joignit les mains et ne fit plus aucun mouvement. Croyant à un acte irréfléchi, je lui demandai:

—Où est donc le crucifix?

—Sur mon coeur, me répondit-il.

Et il entr'ouvrit sa chemise pour me le montrer.

Il reposa quelque temps; puis, comme la Soeur et moi nous lui tenions chacun une main pour suivre les mouvements du pouls, il se dégagea doucement, et, mettant la main sur son coeur:

—Ca ne va pas être bien long, dit-il.

Pendant qu'avec un autre malade je récitais le chapelet, le pouls de notre cher Jean-Marie allait rapidement, sa respiration était très courte, je voyais que la fin approchait. Tout à coup, il ouvre les yeux, se retourne sur son lit, me regarde, et s'écrie:

—Sauvée! J'ai vu le Seigneur, je lui ai parlé. Il m'a dit que la France serait victorieuse.

—Priez, lui dis-je, pour qu'elle le soit rapidement.

—Oui, répondit-il, et il baisa encore son crucifix. Il voulut m'envoyer souper, je refusai:

—Je préfère rester près de vous, car je vous aime bien.

—Et moi aussi, dit-il.

Jetant alors ses bras autour de mon cou, il m'attira à lui et m'embrassa. Il prit ensuite le crucifix, le plaça sur sa tête, puis sur son front, enfin sur son oreiller; et, se tournant sur le côté droit, il reposa sa tête sur le corps de Notre-Seigneur et s'endormit.

Vers 8 heures il s'éveilla, renouvela le sacrifice de sa vie, nous serra la main pour nous dire bonsoir, et s'endormit de nouveau. Je continuai à prier près de lui, et vers 9 heures, le voyant reposer tranquillement, je me retirai. Il se réveilla dans le ciel, car, vers 11 heures il expira sans secousse, sans effort, pour aller recevoir la récompense d'une vie bien courte — il avait à peine 20 ans — mais bien riche de mérites.

SOUVENIRS DE MONSEIGNEUR LANGEVIN

Il reste encore un certain nombre de souvenirs In Memoriam de Mgr Langevin. On peut se les procurer en s'adressant à M. Maurice Dumousseau, 619 avenue McDermot, Winnipeg. Les prix sont: 12 sous la crte, $1.00 la douzaine, $3.50 pour quatre douzaines.



Pour Lire au Foyer le Dimanche

LES LANGUES!

C'est pendant une visite du Jour de l'An. Plusieurs parents sont réunis dans une famille de la rue Saint-Denis.

Tous les sujets de conversation semblent épuisés; la pluie, le beau temps, la neige, la glace, le feu et l'eau. Chacun a rapporté, sur ces matières tout ce que les autres en savaient, chacun a appris des autres tout ce qu'il en savait mieux qu'eux.

On venait juste d'achever l'eau, l'aqueduc y avait passé et on tombait sur le prochain, quand un professeur de séminaire, un jeune prêtre, entra. Il avait entendu les dernières paroles et assistait aux derniers coups de dents. Il s'en étonna un peu et, poliment, change de sujet. Une dame, plus tenace, ne goûta point ce changement; elle revint à sa matière et continua de mordre. Le jeune prêtre garda le silence, un peu embarrassé.

—Evidemment, monsieur l'abbé, vous ne **la** connaissez pas, reprit la dame, car vous trouveriez que je n'en dis pas encore assez.

—Peut-être, dit-il; mais alors j'aime mieux ne pas l'entendre et ne la pas connaître.

—Du reste, ce n'est pas surprenant, qu'**elle** soit ainsi; son mari court comme elle.

—Voyons, voyons, ma femme, fit le mari, avec le geste d'imposer silence, tu ne le sais pas d'abord, et pourquoi dire ça?

—Lui et elle en disent autant de tout le monde, répliqua-t-elle.

—Oui, bonté du ciel, et plus encore, murmurèrent trois ou quatre voix féminines.

—Tu le sais bien, mon mari, insista la femme, ce qu'elles disent, elle et sa voisine, et ce que sont pour elles le pharmacien X, et l'avocat Y.

Le mari se tut, sentant bien que sa femme déjà piquée allait lancer, comme une mitraille, toute une poignée de faits et de noms propres.

Le maître de céans, s'aperçut que le jeune prêtre se trouvait gêné dans ce milieu de mauvaises langues, tandis qu'une vieille tante assise en face de lui se demandait ce qu'il allait dire.

—Tu ne prends pas cela au sérieux, dit-elle doucement, en le tutoyant?

—Ça n'a pas de conséquence, hein, reprit le monsieur de la maison, c'est une simple manière qu'on a, comme ça, de parler.

—Je ne sais pas quel mal ça peut faire aux autres, répondit l'abbé, mais je sais bien quel mal ça fait à ceux qui parlent.

—A moi, dit aigrement une demoiselle d'une quarantaine d'années, ça me soulage.

—Et quel mal voulez-vous que ça me fasse, questionna la femme que son mari n'avait pu faire taire.

—Eh bien, je ne m'attendais pas à ces questions, répondit le prêtre; mais puisque vous provoquez une réponse, la voici: vous ne faites pas de mal à votre santé, à votre fortune, à vos toilettes, à votre caractère peut-être; encore que ce soit bien difficile de déchirer ainsi celui des autres, sans montrer le sien; mais vous faites un grand mal à votre conscience. Savez-vous qu'on ne peut révéler la faute secrète et grave d'un autre, sans commettre une faute de la même gravité?

—Jamais? interrogea la vieille tante.

—A moins, continua le neveu, qu'il ne s'agisse de protéger, ou soi-même, ou le bien général, ou celui-là qui a commis la faute révélée. En dedans de ces trois cas, jamais. Et notez que la révélation médisante est d'autant plus grave qu'elle est plus répandue et que la personne qui en souffre est plus élevée, a plus de droit à sa réputation et cause, par ce fait, plus de scandale. Mais là où le mal s'aggrave davantage, c'est quand au déshonneur de la faute commise on ajoute l'exagération, les soupçons donnés comme faits accomplis, les on-dit racontés pour des certitudes et les calomnies pures. C'est que le mal plus grave est ici plus irréparable. Car il ne suffit pas de s'en confesser et de croire qu'on s'en repent pour être pardonné. C'est une injustice, et toute injustice, comme tout vol, ne se pardonne que moyennant restitution et réparation. Vous entendez souvent, n'est-ce pas, — et c'est une des plaies du monde qui répugnent le plus, — calomnier des honnêtes gens, des jeunes filles, des mères de familles, des prêtres; combien de fois est-on venu à vous rétracter ce qu'on avait dit? pour atténuer le mal accompli? pour refaire l'honnêteté souillée d'une voisine, d'un parent, d'un confesseur?

Or, du mal que vous leur avez fait, je veux bien croire que la voisine, le parent et le confesseur guériront aisément; mais le mal que s'est fait à elle-même la mauvaise langue, qui va le guérir? Fût-on à l'heure de la mort, ce mal ne peut être pardonné que si, dans la mesure du possible, on le répare. Dites-moi, combien y en a-t-il, pendant la vie et à la mort, qui le réparent?

Personne ne répondit, et on parla d'autres choses.

LA REINE DE BELGIQUE DANS LES TRANCHEES

Sir Cecil Hertslet, consul britannique à Anvers, a raconté cette jolie anecdote dans un discours prononcé à Eastburne:

C'était pendant la récente visite de la reine des Belges dans les tranchées belges sur l'Yser.

Les hommes d'une de ces tranchées n'avaient pas reconnu la royale visiteuse, et l'un d'eux disait:

—Passez en avant, madame, et faites comme si vous étiez chez vous!

Un autre lui fit remarquer que l'endroit était très dangereux.

—Pas pour moi, je suis si petite! dit la reine en riant.

Un soldat prit alors un sac, le mit sur la pente de la tranchée. La reine s'y assit et se mit à distribuer du chocolat et des cigarettes, riant des propos gais des soldats.

En ce moment, un officier survint, et reconnaissant la souveraine, s'écria:

—Oh! la reine!

Tous les soldats se levèrent, comme mus par un ressort, et se mirent dans la position du "garde à vous", tandis que la reine, après leur avoir souhaité bonne chance, quittait la tranchée.

Sur le sac qui lui servait de siège, les soldats ont peint cette inscription: "La place de repos de la reine", et le soldat auquel le sac appartient, à qui on demandait s'il voulait le vendre, répondit:

—Pas pour 100,000 francs.

PLUTOT LA JAMBE DE BOIS

Un major dit à un pauvre territorial à qui il avait dû amputer la cuisse — la jambe ayant été broyée par un obus — et qui maudissait les Boches:

—Tranquillisez-vous, je vais tâcher de me procurer la jambe d'un prisonnier boche, et je vous la recollerai.

Monsieur le major, répondit le blessé, ne faites jamais ça; j'aime mieux ma jambe de bois que d'être moitié Français et moitié Boche.

"J'SAIS PAS"

Echo d'une visite médicale à quelques kilomètres du front, d'après "Excelsior":

—M'sieu le major, j'y vois plus.

—Ferme l'oeil gauche. Qu'est-ce que c'est que cette lettre-là?

—J'sais pas...

—Ferme l'oeil droit. Et cette lettre-là?

—J'sais pas...

—Approche-toi. Et maintenant?

—C'est que, j'vais vous dire, j'sais pas lire!...

ESPRIT "BOCHE"

Extrait d'une lettre d'un Boche affamé à sa femme: "J'ai reçu un mot de vous; j'aurais préféré un mou de veau".

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

CE QU'EST, CE QUE N'EST PAS LA NEUTRALITE DU PAPE

Poursuivant leur campagne contre la Papanté et l'Eglise, les agences de dépêches, toutes aux mains de la franc-maçonnerie et de la Juivrerie, ne cessent de répandre dans le monde les plus ignobles calomnies contre le Vicaire de Jésus-Christ. A l'heure actuelle, elles s'efforçent d'attirer contre lui les haines de la France et des pays alliés. Mais puisqu'il est question de neutralité, il ne serait pas sans intérêt de savoir "ce qu'est et ce que n'est pas pas la neutralité du Pape". Ce point a été fortement traité par un collaborateur de la **Croix** et nos lecteurs, croyons-nous, seront heureux de lire cette vigoureuse réponse aux critiques du Pape. Ils y verront aussi toute la grandeur et la forte prudence de la conduite du Pape quand on la compare à celles des souverains terrestres.

"Rome......

"L'agitation plus ou moins factice créée autour de ce que l'on appelait "le silence du Pape" se calme à mesure que la réflexion rend à la raison son empire, et que, par ailleurs, les informations authentiques viennent apprendre que le Saint-Siège n'a nullement gardé cette inaction qu'on lui reprochait.

Le Saint-Siège ne peut faire connaître au public toutes ses démarches. La discrétion reste toujours l'un des caractères de son action. Ce n'est qu'un peu à la fois qu'on parvient à savoir, par exemple, ou pour mieux dire à deviner, les réclamations énergiques remises par la secrétairerie d'Etat aux représentants des Etats allemands; comme vous l'avez publié déjà, ces protestations ne sont pas restées sans effet en ce qui concerne la liberté du cardinal Mercier.

"C'est dans l'intérêt même de ceux qui sont le plus éprouvés par les violences et les injustices de la conflagration européenne que le Pape veut entourer son action de toutes les formes qu'impose la plus élémentaire sagesse, et dont il est le seul juge et l'appréciateur le mieux éclairé.

Cela ne l'empêche point de parler. La **Croix** a déjà souligné toutes les graves paroles que renferme son allocution du 22 janvier.

"A ceux qui continuent de reprocher au Pape son "silence", il faut demander de formuler eux-mêmes ce qu'à leur avis le Saint-Siège devrait dire. Ou bien ils ne feront que répéter les propres paroles du Pape, ou bien ils proposeront des expressions dont ils reconnaitront bien vite eux-mêmes l'impossibilité.

"L'attitude du Saint-Siège prend encore plus de relief si on la compare à celle des autres puissances neutres.

"Prenons, par exemple, le président des Etats-Unis d'Amérique. Le 16 septembre, arrive à Washington la mission belge, composée du ministre de la Justice et de trois ministres d'Etat. Le chef de la mission expose à M. Wilson et à son gouvernement les griefs de la Belgique. Le président répond simplement qu'il examinera le dossier avec bienveillance, qu'il prie pour la paix, mais qu'il ne faut pas en demander davantage à un chef d'Etat neutre: ce sont les nations assemblées et l'opinion publique qui établiront plus tard les responsabilités. Pourtant, il y avait, pour le président Wilson, cet avantage que l'autre partie belligérante l'avait invité, elle-même aussi en quelque sorte, à se prononcer: dans son télégramme du 8 septembre, l'empereur Guillaume proclamait le président des Etats-Unis "le représentant le plus éminent des principes de l'humanité", **den herxorragendsten Vertreter der Grundzaetze der Menschlichkeit.**

"A Madrid, le 27 janvier, M. Dato, président du Conseil, fait une déclaration devant les Cortès. Le **Temps** du 31 janvier la rapporte en ces termes: "Tout ce qui pourrait être interprété comme une preuve de sympathie pour un belligérant serait de nature à créer des difficultés au gouvernement espagnol. Nous devons penser à l'avenir; nous voulons qu'à la paix notre voix soit entendue, et nous observons, à cet effet, une stricte neutralité." Il s'agissait ici encore de la Belgique.

"Des déclarations analogues ont été faites à La Haye — au siège même du tribunal et des Conférences internationales — par le président de la Chambre et le ministre des Affaires étrangères de Hollande.

"A Rome, hier, à la séance de rentrée, un député, M. Giretti, présente deux questions: il veut savoir: 1o "quelles protestations le gouvernement italien a cru devoir faire auprès du gouvernement impérial allemand pour la violation, commise par ce dernier, de la neutralité du Luxembourg, garantie, par le gouvernement italien aussi, au traité de Londres de 1832", — et 2o "si, après les violations répétées des principes du droit des gens et des conventions internationales, commises par l'Allemagne dans la guerre actuelle, le gouvernement italien ne croit pas nécessaire de donner officiellement au pays l'assurance que le traité de la Triple-Alliance a été dénoncé."

"Le ministre des Affaires étrangères refusé de répondre "parce que le moment n'est pas opportun"; et le président de la Chambre, M. Marcora, un vieux garibaldien, trouve que la réponse du ministre n'a pas été encore assez brutale, et déclare que les sténographes ne recueilleront même pas les paroles de M. Giretti.

"Voilà comment parlent et se tiennent les Etats neutres. On perd trop de vue ces attitudes plus que réservées quand on scrute ce que fait le Pape. Au Vatican, n'est-ce pas tout autre chose que cette impassible neutralité qu'ont trouvée tout de suite la Belgique meurtrie, la justice et l'humanité violées? Et pourtant, comme l'a dit Benoît XV en son allocution du 22 janvier, ce ne sont point des intérêts matériels et passagers qu'il doit prendre en considération dans toutes ses paroles et ses démarches; ce dont il a la responsabilité, ce qui lui impose une judicieuse réserve, ce n'est rien moins que le salut des âmes, l'éternité de millions de catholiques qui pourrait être compromise par une parole prématurée, une démarche inopportune. Mais les comparaisons et les faits le prouvent: non, le Pape n'est pas resté neutre, insensible, inactif, devant les souffrances imméritées des plus chers de ses fils, non plus que devant les violations du droit et de l'humanité!"

B. S.

QUE FAUT-IL PREFERER?

Les réformateurs à courte vue prétendent que l'instruction est la panacée à tous les maux, à toutes les inégalités sociales. Selon eux, il est absolument nécessaire que tout homme soit instruit. Sans cela, il se trouve dans un état d'infériorité prononcé, il ne peut dans la vie tirer son épingle du jeu. De là ils concluent à l'instruction obligatoire, à la nécessité pour l'Etat de forcer les parents à envoyer leurs enfants à l'école. Pour atteindre ce but, ils ont forgé des lois dont l'infraction est assez sévèrement punie... quand les lois s'appliquent. D'autres qui ne croient pas à la toute-puissance purificatrice et régénératrice de l'instruction, qui cependant ne contestent pas les avantages en résultant, ne voient pas la nécessité de l'instruction obligatoire. Il leur paraît que certains moyens de persuasion valent mieux que des textes de lois inapplicables. Et leur opinion est basée sur l'expérience. Ainsi ils objectent aux partisans de l'instruction obligatoire que la province de Québec sans loi d'instruction obligatoire a une meilleure fréquentation scolaire que les autres provinces de la Confédération. Cet exemple, ils le confirment par nombre d'autres, dont le plus récent est celui des villes de Toronto et de Montréal. En effet des statistiques très récentes et très complètes démontrent que la moyenne de l'assistance scolaire dans la ville reine est inférieure à celle de la métropole du Canada, où aucune loi coercitive n'oblige les parents à envoyer leurs enfants à l'école.

MME LABICHE

Il faut d'abord vous dire que Mme Labiche n'enrichit guère l'administration des postes. Du temps que ses gens étaient de ce monde, elle leur souhaitait par écrit la bonne année, lorsqu'elle n'allait pas passer la fête avec eux. Ils sont partis, la mère depuis neuf ans, le père dix-neuf mois après, et ils dorment tous deux là-bas, sous la grande croix du cimetière. Mme Labiche n'écrit plus depuis ce temps-là: sa plume gît, couverte de rouille, au fond d'un tiroir.

Or, dans le cours du dernier printemps, la dite dame reçut un jour une lettre qu'elle n'attendait nullement. Vous devinez avec quel empressement, elle déchira l'enveloppe et courut à la signature. Or, de signature, point; pas de date non plus. La lettre, d'une écriture inconnue, demandait un certain nombre de **Pater** et d'**Ave** sous forme de neuvaine, pour une intention très importante, — il s'agissait de délivrer une âme d'une grande peine — et, de plus, la destinataire était requise de transcrire neuf fois la lettre en question et d'envoyer les copies à autant de personnes différentes. Cette condition était absolument indispensable au succès désiré. Y manquer, c'était briser la chaîne de prières, c'était river la pauvre âme à sa misère et s'attirer à soi-même les pires catastrophes.

—Voilà justement ce qui m'arriva l'an dernier, murmure ici tout bas une lectrice.

—Vraiment? Et qu'avez-vous fait en l'occurrence? Je gage que, prenant conseil de ce que vous croyiez être prudence et charité, voulant détourner des autres et de vous-même quelque malheur possible, vous vous êtes bravement exécutée. Vous avez extrait du tiroir où ils dormaient les fourniments scolaires quelque peu délaissés, vous vous êtes attelée à l'ingrate besogne et vous avez passé héroïquement une après-midi ou une longue veillée à transcrire neuf fois cette encombrante missive. Vous avez ensuite, au petit bonheur, adressé chacune de vos copies à une personne quelconque. Puis, la tâche finie, vous êtes revenue aux soins qui vous réclamaient. Vous étiez rompue, mais satisfaite et délivrée d'une grave inquiétude.

Mme Labiche, tout comme vous, écouta plus son bon coeur que son raisonnement. Comme vous, elle s'imposa à un de ces longs tête-à-tête avec le papier que son enfance avait tant redouté. Sa vaisselle rangée, elle entreprit ce long et fastidieux **travail** qui lui semblait interminable. Encore si elle avait pu écrire en paix! Mais bébé, qui faisait ses dents, refusait de s'endormir, et il fallait de temps en temps le prendre ou agiter son **ber.** Puis, Riri demandait à manger et Jeannette tirait sa mère par la jupe. La pauvre femme, découragée, désespérait déjà de venir à bout de son entreprise lorsqu'un secours lui vint du côté où elle ne l'attendait pas.

Son mari, quoique d'une instruction médiocre, possédait un bon jugement; il avait bon coeur, lui aussi, le cher homme. Lorsque, au retour de l'atelier, il vit sa femme tracer péniblement sur les feuilles blanches d'interminables lignes, il se dit, à part lui, que ni le bon sens ni le bon Dieu ne pouvaient exiger pareille chose d'une mère déjà si surchargée par les travaux domestiques. Il se rappelait d'ailleurs, quoique sans précision, un certain prône où son curé avait malmené les paroissiens trop crédules. Résolu à tirer la chose au clair, il se donne un prétexte pour se présenter au presbytère, et tout en causant de diverses choses, amène, comme par hasard, la question de la fameuse lettre et de la chaîne de prières. La solution fut brève et nette. Sans se la faire dire deux fois, le paroissien courut la porter à Mme Labiche; le curé disait que toutes ces histoires n'étaient que des niaiseries, qu'il fallait mettre au feu toutes ces écritures et que lui, curé, répondait des conséquences.

La réponse du bon curé est aussi celle de votre pasteur. Au feu toutes ces lettres, toutes ces demandes de prières faites sous menaces de châtiments. Tout cela, c'est de la superstition condamnée par l'Eglise et que tout bon chrétien, tout homme de bon sens doit rejeter immédiatement.

TU T'EN MORDRAS LES POUCES

Ma chère Mélanie,

J'en ai assez! J'en ai même trop! Ah! si j'osais! je ne ferais ni une, ni deux... Je boulerais mes malles, et sitôt mon engagement avec le patron expiré, vite, à bord de l'express qui me ramènerait au village. Ah! chère amie, que je suis malheureuse!

—Mais que signifient ces pleurs? me demandes-tu. Serais-tu malade?

—Si je n'étais que malade... mais je me meurs... de chagrin ... de dépit. Tu n'y comprends rien? Je vais t'expliquer. Tu te rappelles la dernière soirée que j'ai passée à la campagne? Papa me disait de sa voix rude: "Eh bien! fillette, tu veux à tout prix aller à la ville? Comme tu voudras. Seulement remarque bien ceci: tu t'en mordras les pouces." Et maman, dans sa grande chaise "berceuse" essuyait, du bord de son tablier, les larmes qui lui coulaient le long des joues, en me suppliant doucement: Reste, mon enfant, reste chez nous: ici est le bonheur, tandis que là-bas..." Mais non, ma résolution était prise. La vie des champs, je ne pouvais plus la supporter: sarcler le jardin, fouler les charges de foin, traire les vaches, tricoter des bas de laine, piquer des couvre-pieds, tout cela me tombait sur les nerfs. C'était la vie chic de Montréal qu'il me fallait. Les supplications de mes parents n'y firent rien: je voulus faire à ma tête et je partis. Durant le trajet, je me suis bâti de magnifiques châteaux en Espagne. "Enfin, je vais être heureuse. Je gagnerai mes neuf ou dix piastres par semaine. J'aurai des toilettes élégantes, de beaux chapeaux surmontés de plumes d'autruche. Je ferai des économies que j'enverrai à maman pour la consoler. Oh! c'était beau... en rêve, mais deux semaines plus tard, la réalité était laide... oh! affreusement laide! J'ai eu grand mal à me trouver un emploi, et le contre-maître, un gros monsieur mal élevé, ne veut me payer que cinq piastres. Sur cette somme, quatre vont s'engouffrer dans la bourse de ma maîtresse de pension; et pour solder mes menues dépenses, pour remplacer mes habits démodés par des robes de soie, pour m'acheter des plumes d'autruche, pour envoyer des épargnes à mes parents, il me reste... une piastre! Mais c'est là la moindre peine. Le soir, le travail de la journée fini, je dois rester claquemurée dans ma chambre, triste et solitaire comme une taupe dans son trou. Je ne connais point de famille amie à laquelle je pourrais rendre visite; et me hasarder seule, sur la rue, je ne l'oserais pas, pour tout l'or du monde. Pense donc! On côtoie toutes sortes de gens. On voit des demoiselles revêtues de costumes à faire monter le rouge au front. Aux coins des rues sont postés des jeunes débauchés qui éclaboussent les passants de plaisanteries grossières. Oh! c'est dégoûtant! Et puis, j'en suis persuadée, l'air même que nous respirons est vicié, imprégné de corruption: on se sent abattu, sans énergie. Les rayons du soleil, vous n'en voyez jamais la brillante lumière, vous n'en sentez jamais la douce chaleur. Le beau ciel étoilé: mais comment l'apercevoir dans ces rues étroites, bordées de maisons élevées et sombres? Tu devines le reste? Le bonheur? on n'en attrape pas même l'ombre!

Ah! chère Mélanie, si jamais il te vient à l'idée de quitter la campagne et de venir à la ville, vite, vite chasse cette pensée comme une tentation dangereuse. Autrement, comme le disent les gens de chez nous, tu t'en mordrais les pouces, et tu mangerais de la vache enragée.

Prie bien fort pour que j'aie bientôt le bonheur de retourner au village et de t'embrasser.

Ton amie,

Angèle.

Autour de la Ferme



OU VONT LES PROFITS

Entre le prix que paye le consommateur et celui que reçoit l'éleveur, il existe toujours un écart important. Il n'est pas sans intérêt de savoir ce qu'il est et de savoir dans quel gousset va cet argent. Une enquête longuement et minutieusement menée par M. K. F. Warner, sur les conditions du marché aux bestiaux dans le Minnesota, donne sur ce sujet des renseignements que priseront certainement nos lecteurs intéressés dans l'élevage. Il leur sera donné de savoir où vont une partie de leurs profits et quels droits prélèvent sur eux les intermédiaires.

M. K. F. Warner distribue ainsi le coût de la vente et les revenus bruts d'un boeuf de 1,000 livres, d'un cochon de 230 livres et d'un mouton de 80 livres. Ce calcul est basé sur les prix payés par le consommateur.

	Boeufs		Cochons		Moutons	
	Montant	%	Montant	%	Montant	%
Le fermier reçoit	$60.07	60.5	$18.01	60.2	$4.53	62.2
Transport, nourriture, cour aux bestiaux, etc..	2.43	2.4	.21	2.1	.27	3.7
Empaquetage: revenus bruts	11.21	11.3	4.59	15.4	.87	12.6
Détailleurs: revenus bruts .	25.55	25.8	6.67	22.3	1.61	22.1
Valeur totale	99.26	100.00	$29.89	100.0	$7.28	100.0

Ce tableau s'explique comme suit: en 1913, chaque 1,000 livres de boeuf, en moyenne, à South Saint-Paul, rapporte $6.25 ou $62.50 la pièce. D'ordinaire, les frais de la vente du fermier à l'empaqueteur s'élevaient à $2.43, laissant ainsi au producteur $60.07. L'empaqueteur payait $62.50 pour le boeuf et vendait la carcasse de 510 à $11.50 le cent, soit $58.65 (la préparation de l'animal enlevait 51 pour cent de son poids) ou $3.85 de même que le coût du bétail vivant. Ce déficit de $3.85 était compensé par les différents produits qui découlent de l'abattage, lesquels s'élevèrent à $15.06. En d'autres termes, l'empaqueteur obtenait $73.71 pour ce qui lui avait coûté $62.50, faisant ainsi un profit de $11.21. Le marchand détailleur qui obtenait 510 livres de carcasse pour $58.65 revendait à $16.51 le cent livres, soit $84.20 ou un profit de $25.55. De même façon s'explique la répartition des produits de la vente du cochon et du porc.

Dans ce tableau, l'enquêteur a supposé que le fermier expédie directement et par lot de char. Si le fermier vend à un acheteur local, il recevra plutôt de 57 à 58 pour cent de tout ce qui sera payé pour les produits découlant du bétail vendu.

Ce qui frappe le plus dans cette enquête, c'est le coût de la vente au détail qui varie entre 22 à 25 pour cent de la somme payée par le consommateur. Cependant l'enquêteur prouve qu'il n'y a là rien d'exagéré. Cela s'explique par le fait que le commerce du détailleur est très coûteux. L'empaqueteur reçoit approximativement 11 pour cent du prix final payé par le consommateur, soit à peu près la moitié de ce que reçoit le détailleur. On peut saisir l'importance de ce point en s'arrêtant un peu aux chiffres donnés par la Compagnie Swift. En 1914, le chiffre d'affaires transigées atteint $425,000,000 et la compagnie déclara qu'elle avait fait un profit de 2 1-5 pour cent, soit plus de $9,000.000.

Pour produire, élever et préparer au marché, le fermier reçoit à peu près de 57 à 60 pour cent du prix payé par le consommateur.

LA COOPERATION S'IMPOSERA

Au point de vue coopération, les provinces de l'Est dament le pion aux provinces de l'Ouest, mais l'on peut sans craindre dire dès aujourd'hui que comme leurs rivales de l'Est et peut-être plus rapidement, elles y viendront.

On dit couramment, il est vrai, que nous sommes à l'âge de la concurrence, soit: mais en face des résultats désastreux de ce système, peut-on dire qu'il durera et affirmer qu'il ne fera pas place un jour à la coopération sous ses multiples formes? Pour ceux-là qui ont voulu voir et comprendre, il n'existe plus chez eux le moindre doute quant au gaspillage qu'entraîne la concurrence. Qu'elle abaisse les prix est chose du passé. On n'y croit plus en face de l'expérience. Prenons le cas des étaux de bouchers dans les villes. Qui ne voit que la concurrence qu'on s'y fait est tout au désavantage du consommateur et du producteur. Chaque étal occupe un local séparé; partant, chacun paie un loyer, chacun a son gérant, ses vendeurs, ses dépenses spéciales nées de la concurrence. Nul doute qu'une ou deux compagnies remplaceraient à beaucoup moins de frais tous ces étaux séparés. Et tout probablement, l'on pourrait réduire de la moitié, par suite de la diminution de frais, le vingt-cinq pour cent que le vendeur au détail charge au client.

N'est-ce pas la conclusion qu'impose l'expérience des empaqueteurs? Voici quelques grandes compagnies qui transforment en produits pour le marché le bétail vivant qu'elles achètent aux cultivateurs. On ne saurait nier l'importance du service rendu: peut-être est-il plus important que celui du détailleur. Néanmoins, grâce à l'énorme somme d'affaires qu'elles transigent, elles ne coûtent au consommateur que 11 pour cent, comme l'a établi M. Warner. En d'autres termes, elles rendent tout autant de services que les détailleurs et cela à moitié meilleur marché.

Nul doute que le système des empaqueteurs sent le monopole. Dans une certaine mesure, ils peuvent dicter les prix aux producteurs et aux consommateurs. Comme le système de concurrence est ruineux par les dépenses qu'il nécessite, et que celui des empaqueteurs frise le monopole, que faire, quel système adopter?

La coopération. Un bon système coopératif permettra d'éliminer dans une grande mesure la concurrence et de se libérer du monopole: cela, parce qu'un système coopératif est basé non sur des intérêts privés, mais sur le bien général.

Qu'on le veuille ou non, pour réussir de façon stable, continue, il faudra en venir à la coopération. C'est grâce à ses inépuisables ressources que maints petits pays d'Europe se sont conquis une place des plus enviables sur le marché agricole du monde entier.

CULTURE DU SOL

Pourquoi la terre ne donne pas comme autrefois? La nécessité des connaissances en agriculture s'impose de plus en plus, on le constate tous les jours.

Ce qui manque à la classe agricole, ce n'est pas l'esprit de travail et la bonne volonté mais les connaissances techniques.

L'agriculture, depuis quelques années, subit une crise assez aiguë, dans nos vieilles paroisses surtout; on ne s'en rend pas bien compte parce que le prix élevé des produits agricoles contribue à voiler un peu le fait. Ce qui est certain, c'est que les rendements diminuent d'année en année. Je crois que la principale cause du mal se trouve dans notre mauvais système de culture et dans le manque de fertilisation du sol.

Oui, notre système de culture est défectueux, quoi qu'on en dise et j'essayerai de le prouver plus tard; de plus nous nous occupons trop peu de restituer au sol ce que nous lui avons enlevé par les récoltes.

La plante, comme l'animal, ne vit pas seulement de l'air atmosphérique, il lui faut des matériaux pour élaborer ses tissus: trop souvent c'est ce qu'on ne veut pas comprendre. Dans un pays jeune comme le nôtre il est facile de s'expliquer cette mentalité du cultivateur. Le colon qui défriche la forêt pour l'ensemencer, trouve un sol d'une fertilité inouïe; les principes fertilisants sont entassés là depuis des siècles, en quantité énorme. Les récoltes se succèdent abondantes, et cela d'autant plus longtemps, que le sol est naturellement fertile, de par sa constitution géologique. Ainsi de génération en génération, on s'habitue à voir la terre donner libéralement sans rien recevoir, et on croit que cela peut durer indéfiniment. Les fortunes, même les plus colossales, finissent par s'engloutir si on n'y prend garde. Ainsi la terre, malgré sa fertilité, finit par s'épuiser et se trouve dans l'impossibilité de nourrir la plante.

On nous dit souvent: la terre n'a plus de feu il y a trop longtemps qu'on la cultive; c'est un peu vrai parce que les premiers défrichements du pays remontent bien à 300 ans. Mais comment se fait-il que dans les vieux pays il y ait des sols cultivés depuis plus de 2,000 ans, dont la fertilité est plus grande que jamais? C'est que là-bas on sait reconnaître le principe de restitution qui est aussi vrai et nécessaire en agriculture qu'en morale. Ce qui ruine la terre ce n'est pas la culture mais la mauvaise culture.

Les problèmes agricoles sont complexes et je n'ai pas la prétention de les résoudre tous. Dans les articles suivants, j'exposerai simplement mes vues sur les questions qui se rapportent à la culture du sol, et je demande à ceux qui ne partageront pas mes idées, de me faire l'honneur de les discuter, afin que la lumière jaillisse plus belle et plus brillante.

H. Bois, Ptre.
Professeur d'agronomie.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$7.85
Bon choix	$7.00 à $7.50
"Feeders"	$5.65 à $6.35
"Stockers"	$5.75 à $6.10
Moyens	$5.10 à $5.25

Taureaux—

Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.60 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.25 à $5.75
Bon	$4.50 à $5.00
Moyens	$3.50 à $4.00

Vaches—

Bon choix	$5.75 à $6.25
Bon	$5.00 à $5.50
Conserve	$2.00 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$6.50 à $7.00
Bon choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.50 à $6.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix, 125 à 325 liv .	$7.25 à $8.25
Moyens	$6.75 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$8.40 à $8.60
Bons: 110 à 140	$6.50 à $6.75
Légers: 110 et moins	$6.00 à $6.50
Truies maigres	$4.00 à $4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Oeufs—

Frais pondus	15-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-20

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	.18
Twins	.20
Vieux	.22

Viandes préparées—

Boeuf	14-14½
Veau	13
Mouton	16½-17
Porc	11½

Viandes cuites—

Jambon	14-18
Bacon	16-18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	08
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$25
Gru	$26

Sucre—

Extra, garanti	$6.95

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$20
No 2	$18
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Avoine, le boisseau	.60
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$37
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

Fleur—

Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Laine: rude	16—18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	128½
No 2 nord	125½
No 3 nord	121
No 4 nord	117

Avoines—

No 2 C W	.59
No 3 C W	.58
Extra No 1 fourrage	.56
No 1 fourrage	.53
No 2 fourrage	.52

Lin—

No 1 N W C	151¼
No 2 C W	148¼

LES OEUVRES DE SECOURS

La journée des orphelins de la guerre obtient un succès complet

Paris, 28. — La Journée des orphelins de la guerre, à laquelle ont contribué totues les organisations charitables et religieuses, a obtenu un succès complet. Tout fait croire que la recette dépassera celles de la Journée des réfugiés belges et de la Journée des soldats au front.

Dans Paris, tous les piétons portaient une collection de drapeaux, de fleurs et de rosettes.

Il y eut sur les boulevards de nombreuses scènes émouvantes: des groupes de soldats blessés entourant les dames et les jeunes filles chargées de recueillir les offrandes.

La recette a été particulièrement élevée à Choisy-le-Roi, où un grand nombre de jeunes filles et de dames assistaient aux cérémonies de commémoration du 79e anniversaire de la mort de Rouget de Lisle, le fameux auteur de la "Marseillaise".

PREMIERE REHABILITATION

Un soldat, précédemment condamné à dix ans de travaux forcés, gagne la médaille militaire

Paris, 28. — Un soldat du 29e chasseurs, nommé Alavoine, est le premier soldat français qui, condamné par un conseil de guerre, ait profité d'une suspension de sentence pour se réhabiliter par la vaillante conduite au front.

Alavoine fut condamné, il y a quelques mois, à dix ans de travaux publics. Sa bravoure a fait rayer cette condamnation et le réhabilité a reçu la médaille militaire.

UN BANQUET DE JOURNALISTES

M. Deschanel adresse une allocution aux correspondants anglais et américains

Paris, 28. — "Il n'y a pas de neutres quand il s'agit de civilisation", a dit M. Deschanel, président de la chambre des députés, au dîner annuel des correspondants anglais et américains de Paris.

M. Deschanel, dans un discours chaleureux, a payé un tribut au grand amour de la justice et du droit que possède la nation américaine, et a conclu en portant un toast aux présidents de la république française et des Etats-Unis et au roi d'Angleterre.

M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis M. Sommerville Story, président de l'Association de la presse anglo-américaine, M. Ponsot, du ministère des affaires étrangères, M. Laurent, préfet de police et d'autres personnalités ont aussi pris la prole. Parmi les autres personnes présentes, se trouvaient lord Granville, ambassadeur d'Angleterre, M. Hyde, le marquis de Chambrun et lord Berwick.

LA QUESTION DE MUNITIONS

M. Asquith est violemment pris à partie à la chambre des communes

Londres, 29. — La chambre des communes a demandé cet après-midi à M. Asquith, premier ministre, sur quoi il s'était basé pour avoir déclaré, dans un discours prononcé à Newcastle le 20 avril, que ni les opérations de l'Angleterre ni celles de ses alliés n'étaient entravées par le manque de munitions.

Son refus de donner toute information à ce sujet a donné l'impression que son rapport était dénué de tout fondement.

Sir Arthur Markham, représentant libéral du comté de Nottingham, a pris violemment M. Asquith à partie en rapportant le passage de ce discours et a accusé M. Asquith d'altérer la vérité.

M. Markham a dit que M. Asquith, dans son premier rapport, avait blâmé le feld-maréchal sir John French, qui cependant n'était responsable de rien.

M. Asquith s'est contenté de répondre que M. Markham soulevait justement une question qu'il était préférable de laisser de côté, aussi bien pour les intérêts de l'armée que pour la réussite de la campagne, et quand M. Asquith se refusa à donner de nouvelles explications, sir Arthur Markham s'écria:

—Est-ce dans l'intérêt de la nation que le premier ministre fait des déclarations dénuées de tout fondement?"

Les cris de: "C'est une honte!" et les protestations de: "C'est la vérité" provoquèrent alors une certaine agitation dans la chambre des communes.

DES REPRESAILLES!

Le gouvernement français interdira probablement aux prisonniers allemands de correspondre avec leurs familles

Paris, 1. — Le "Matin" dit que le gouvernement allemand, n'ayant pas fait droit à la requête, qui lui a été faite par le gouvernement français, par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne à Berlin, de fournir les noms des prisonniers français gardés sur le territoire français occupé par les Allemands, la France se voit obligée de ne fournir aucun renseignement sur les prisonniers allemands maintenus dans la zone de guerre et d'interdire toute correspondance avec eux.

SUR LA COTE D'ASIE-MINEURE

Un navire anglais bombarde plusieurs ports et coule 14 navires

Londres, 30. — Des nouvelles authentiques reçues aujourd'hui des Dardanelles, annoncent que la flotte anglo-française a recommencé à bombarder avec violence les forts des Dardanelles, et qu'elle remporte chaque jour d'importants succès.

Le "Hussar", canonnière-torpilleur anglaise, a bombardé les ports de Tchesme, de Lidia et d'Agelia, situés en face de Chios. A Lidia, le bombardement a détruit la résidence d'un des principaux propriétaires du pays appartenant au parti Jeune Turc, que l'on savait être remplie d'armes et de munitions. Un dépôt de pétrole et plusieurs navires marchands ont été détruits également.

A Agelia, la douane a été bombardée avec succès. A Tchesme, les Turcs, de leurs tranchées, ont tiré sans résultat deux mille coups de fusil sur le "Hussar".

Une dépêche d'Athènes dit:

"Un croiseur de la flotte anglo-française opérant dans les Dardanelles, a bombardé lundi les dépôts de pétrole et de munitions de Lydia, près de Chesmeh, et les a détruit de fond en comble.

Le croiseur a pénétré ensuite dans le golfe de Chesmeh et a bombardé le phare avec succès, puis il a coulé quatorze navires. Avant de s'éloigner le croiseur a bombardé les tranchées occupées par les troupes turques.

L'ATTITUDE DES BALKANS.

On persiste à croire à Berlin qu'elle ne se modifiera pas.

Cologne, 2. — Le correspondant de la "Gazette de Cologne" à Berlin discutant l'interview du chancelier impérial allemand et de M. von Jagow, ministre des affaires étrangères avec M. Burian, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, dit qu'il n'est pas possible de déclarer d'une façon positive la politique future de la Bulgarie et de la Roumanie.

Il affirme, cependant, qu'on peut déclarer que les espérances de la Quadruple-Entente, vis-à-vis d'un soutien militaire de la Roumanie et de la Bulgarie, ont été matériellement amoindries.

LE BOURGMESTRE MAX

Il se résigne courageusement à son sort de captif

Paris, 1. — M. Max, l'héroïque bourgmestre de Bruxelles, qui actuellement est interné dans la forteresse allemande de Glatz, dans une lettre qu'il écrit à un correspondant du "Matin", dit qu'il est résigné à son triste sort et ajoute:

"Je n'ai aucun mérite de supporter stoïquement mon sort. Je ne vois, en outre, dans la patience que je montre, qu'une application de la loi physique, qui veut que tout être humain s'adapte aux conditions de vie que les circonstances lui imposent.

"Il y a 240 jours que je suis prisonnier et ma captivité est devenue pour moi un état normal. Les souffrances que j'ai endurées pendant les premières semaines qui ont suivi mon arrestation diminuent de plus en plus."

"DE GROSSES LARMES COULAIENT DE NOS YEUX"

D'un soldat téléphoniste à sa famille:

Un de mes bons amis est revenu à la pratique de la religion. J'avais reçu une lettre de sa femme me demandant de le faire prier. L'autre nuit, celle qui précéda mon départ pour le téléphone, nous étions tous deux de faction dans une tranchée située devant la fameuse maison de..., à 50 ou 60 mètres de l'ennemi; il faisait un clair de lune splendide, mais notre position l'était beaucoup moins. Le froid était terriblement vif et on ne pouvait marcher, car le bruit eût attiré l'attention de nos vis-à-vis. Un moment donné, une rafale de balles vint siffler à nos oreilles. Je regardai mon camarade; surprenant mon regard, il me dit:

—Sais-tu ce que je fais? j'essayais de prier, mais je ne me rappelle plus de mes prières.

Alors je m'approchai de lui, et avec moi il récita le "Notre Père" et l' "Ave Maria" et le "Souvenez-vous". De grosses larmes coulaient de ses yeux et des miens. Il m'étreignit les mains et m'ouvrit son coeur.

Il me demanda ce qu'il pouvait faire. Alors je lui demandai de vouloir bien offrir à Dieu ses peines, ses souffrances, ses chagrins. Et je formulai avec lui un acte d'offrande... Vous voyez le tableau. La tranchée toute baignée des clartés lunaires et les deux pauvres gars, près l'un de l'autre, l'oreille aux aguets et priant de tout leur coeur. Quand nous eûmes terminé, les balles ne sifflaient plus, mais le coeur de l'ami battait à se rompre et je regardai ce pauvre visage, ravagé par la souffrance et la douleur.. et sur ses traits amaigris et défaits, il me sembla, dans la beauté qui l'illuminait, voir le reflet de son âme revenue à Dieu. Dieu était là avec nous: avec nous il montait la garde. Nous étions en sûreté. Le lendemain, c'est avec un bleu de vingt ans, un tout petit chétif et maladif que mon camarade prit la faction. Les obus éclataient au-dessus d'eux, mon camarade fit coucher à terre le petit soldat tremblant et le couvrit de son corps.

Quand Dieu nous donne une mission, surtout pénible, il faut la remplir avec soin.

* * *

Qu'importent les difficultés, si nous faisons l'oeuvre de Dieu!

* * *

Jésus-Christ et son Vicaire ici-bas, voilà nos guides et nos chefs.

EN PROVINCE

Ces semaines dernières nous avons reçu nombre de correspondances ridicules et idiotes. Nous avons jeté au panier plusieurs de ces correspondances, ne publiant que celles accompagnées d'une signature. Mais nous constatons que certains correspondants poussent l'absence de tout scrupule jusqu'au point de se servir de faux noms. Nous devons avertir tous les correspondants de la **Liberté** qu'à l'avenir nous conserverons tous les manuscrits. Si certaines idioties, certaines nouvelles fausses et diffamatoires, parviennent à se loger dans nos colonnes malgré la censure que nous exerçons, nous n'hésiterons pas un instant à livrer à ceux qui se plaindront de ces correspondances le manuscrit des correspondants. Nous n'entendons pas porter le poids des sottises de certains correspondants qui se permettent d'abuser de notre bonne foi. De plus, ces correspondants d'occasion qui n'ont que de ridicules cancans à communiquer au Courrier de la Province peuvent être assurés qu'à l'avenir leurs correspondances auront l'honneur du panier aux déchets. Nous ne mesquinons pas l'espace aux nouvelles de la campagne, mais qu'on se souvienne que le Courrier de la Province ne doit pas être le dépotoir des férces saugrenues et des rancunes de village.

LAFLECHE, SASK.

Nous venons d'avoir ici une mission prêchée par le R. P. Guillo, rédemptoriste, qui a obtenu un grand succès. Le missionnaire prêchait tous les matins et tous les soirs dans les deux langues et deux cents personnes de langue française ont gagné la mission, ainsi que 60 de langue anglaise.

Les cérémonies de la mission ont été très suivies et très belles. Nous sommes tous reconnaissants au bon Père Missionnaire du bien qu'il nous a fait.

Laflèche n'est une paroisse que depuis onze mois. Il y a dix ans, il n'y avait personne dans ce coin de la prairie. Aujourd'hui nous avons une belle paroisse, un bon village, le chemin de fer et nos fermiers sont prospères.

Nous avons surtout une place canadienne-française entourée d'autres plus semblables, comme Gravelbourg, Coderre, Meyronne, Willow Bunch, Ponteix, Ferland, Milly, Plessis, etc. Nous allons avoir un couvent où les enfants de toutes ces places pourront venir faire leur éducation.

Il y a encore place pour plusieurs Canadiens ici; ainsi, au village, l'hôtel ayant fermé ses portes, une ou deux maisons de pension feraient des affaires excellentes. Il n'y a qu'un Chinois comme restaurateur dans un village très animé de 200 âmes qui compte 6 élévateurs. Il y a place aussi pour un ferblantier, un boulanger et d'autres professions, mais ceux qui désirent venir feraient bien de se hâter. Le village est encore en voie de formation; il a été commencé il n'y a qu'un an et demi.

Nous avons aussi des terres excellentes à vendre à bon prix parce que plusieurs homesteaders n'ont jamais eu l'intention de se faire fermiers. Il y a même des homesteads à prendre à Plessis, à 30 milles au sud environ, où se bâtit une église actuellement. Ceux qui désirent des renseignements pourront s'adresser à M. le curé Dubois.

Un abonné.

SAINT-NORBERT

L'ange de la mort a passé cette semaine dans notre paroisse, enlevant à l'affection de plusieurs, trois âmes. La première qui fut moissonnée fut celle de James Rowan, qui est décédé à l'hôpital de Saint-Boniface, le 27 juin au matin. Le service et la sépulture eurent lieu mardi le 29 à 8 heures. Le défunt n'était âgé que de quinze ans et était le fils de M. Johnny Rowan.

• • •

Le 28 juin au soir se fut Mme Bruno Verrier (née Emilienne Roy), qui rendit son âme à Dieu. Elle était âgée de 38 ans et laisse pour pleurer sa perte six enfants.

Les funérailles eurent lieu mercredi matin à 8 heures, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis, qui étaient venus rendre un dernier témoignage à la regrettée défunte.

Les porteurs étaient: M. Jacob Verrier et M. Théodore Pelland, de Silver Plains; M. Siméon Verrier, M. Maurice Ferland, M. Rosaire Grégoire et M. Adélard Delorme, de Saint-Norbert.

La famille si cruellement affligée de la perte de cette épouse et de cette mère modèle venait de perdre il y a à peine deux mois, deux petit garçons âgés de 6 ans et de 3 ans respectivement.

• • •

M. Joseph Normand, âgé de 65 ans, est décédé à l'hôpital Saint-Boniface. Il était un des plus anciens résidents de la paroisse. Ses funérailles eurent lieu le 3 juillet à l'église paroissiale.

A toutes ces familles endeuillées nous offrons nos plus vives sympathies.

Pauvre Lierre.

THIBEAUVILLE

Notre association athlétique tiendra sa réunion annuelle, lundi le 12 courant. La réunion sera suivie d'un tournoi athlétique.

• • •

Après avoir été battu sur son terrain, notre équipe de balle au champ est allée à Saint-Raymond dimanche, et a pris une revanche éclatante.



M. P.-J. Létourneau, de Viceroy, Sask., était de passage parmi nous la semaine dernière, en visite chez son frère.

• • •

M. Dupont, qui nous avait quitté pour un voyage dans la Province de Québec, est de retour parmi nous et cette fois avec toute sa famille.

• • •

Grâce à notre nouveau fromager, M. Rivard, notre fabrique va on ne peut mieux, et nous sommes fiers de dire que nous vendons notre fromage plus cher qu'aucune autre fabrique.

FANNYSTELLE

M. E. Palas est de retour d'Ann Harbour, Michigan, où il suivait un cours d'étude d'ingénieur civil à l'Université de cet endroit. Il devra retourner à l'automne pour terminer ses études.

• • •

Les exercices des Quarante Heures se sont terminés ici mardi avec le "Te Deum" de coutume. Les paroissiens se sont rendus en foule aux offices.

Les instructions données par le Rév. De Munter furent très intéressantes. Nous remercions ce bon Père d'être venu nous adresser la parole; ainsi que les autres abbés présents durant ces jours spécialement bénis de Dieu.

• • •

Mardi après-midi, les Rév. De Munter, Deslandes, Brodeur, accompagnés par M. le curé Poitras et de MM. les Commissaires, se sont rendus à l'école du village, où eut lieu la distribution des prix sous la direction des RR. SS. Oblates.

Ce fut une distribution de récompenses sans éclat, vu le deuil dont nous nous ressentons tous de la mort de notre regretté archevêque.

Notre dévoué curé, M. l'abbé Poitras, a bien voulu répondre par des mots d'encouragement et de remerciement à l'adresse lue par Henri Guyot: ensuite M. l'abbé De Munter adressa la parole en des termes fort bien choisis pour la circonstance.

Tous furent très satisfaits de la bonne tenue des élèves dont nos vaillantes institutrices, les RR. SS. Oblates, s'appliquent à façonner la vertu, les bonnes manières et l'instruction dans l'âme et le coeur de cette génération, qui seront nos hommes forts et nos femmes chrétiennes de demain.

• • •

Mme Jas. Kissack est retenue à l'hôpital Général de Winnipeg, où elle a subit une opération.

• • •

M. Floyd Phillips s'est fracturé un doigt dans une joute de balle au champ contre le club de Carman, le 1er juillet.

Il est tout probable qu'il sera obligé de se retirer de l'arène pour la saison. C'est une grande perte pour notre club de balle, car il était l'un des meilleurs joueurs.

• • •

Nous avons eu le plaisir de voir parmi nous, dimanche le 4 juillet, M. l'abbé A. Sabourin, missionnaire chez les Ruthènes, à Sifton, Man. Il a bien voulu se rendre à l'invitation de notre dévoué curé et nous donner l'instruction à la grand'messe, que tous les paroissiens ont fort goûtée.

• • •

M. Stevens, inspecteur des campements M. W. of America, de Régina, était de passage ici lundi.

Yvonnic.

SAINTE-AGATHE

Dimanche le 4 juillet, jouait avec Sainte-Agathe le club de Union Point, une jolie partie de "baseball". Quelques amis de Lasalle et de Silver Plains se sont rendus. La partie se termina vers les six heures et demie par de joyeux hourrahs de la part des Union Point, car la partie fut en leur faveur. Nous leur présentons nos félicitations.

• • •

Depuis une semaine M. Joseph Savoie nous est arrivé de Winnipeg pour reprendre la boulangerie de M. E. Olivier. Il nous a montré son habileté en nous faisant goûter la saveur de son bon pain. Espérons que tous sauront lui donner leur part d'encouragement.

• • •

Le vent de l'Est nous apporte d'assez fréquentes pluies de ce temps-ci, tandis que dans certains endroits de l'Ouest ce sont des nouvelles qui, portées par un grand vent, ont dû frapper au sensible la personne qui a bien voulue par sa correspondance sur le numéro du 29 juin, faire connaître aux lecteurs le charitable dévouement qu'il ressentait pour ces jeunes gens de Sainte-Agathe; qui a réveillé chez plusieurs d'entre eux l'idée d'entreprendre un voyage dans cette direction avec l'intention de mettre à profit le bon conseil qui leur est réservé de la part de cette charitable personne. Espérons qu'elle demeurera toujours ferme dans ses bonnes dispositions.

• • •

Nous venons d'apprendre non sans peine que Mlle Ozina Lemoine et Aldina Toupin nous quitteront bientôt pour entrer religieuses chez les Soeurs de Jésus Marie. Elles se rendront à l'Académie Sainte-Marie le 22 juillet et partiront le lendemain pour Hochelaga. Elles seront très regrettées, car depuis longtemps elles se dévouaient pour la musique et le chant de l'église. Mlle Ozina Lemoine s'est toujours plue à réveiller notre piété par sa belle musique et Mlle Aldina Toupin la complétait par d'imposants cantiques toujours nouveaux.

Nous souhaitons à nos chères amies bon voyage, bonheur et persévérance.

Pitou.

LOYALISTE!

La situation politique est aussi grave en Angleterre qu'aux Etats-Unis. Il semble de plus en plus évident que le fameux "ministère national" est loin de rallier les voeux et le concours de tous les éléments de la nation. Les dépêches de Londres, tout écourtées qu'elles soient par la junte impérialiste qui veille à l'**éducation des colonials**, révèlent chaque jour des prodromes inquiétants.

Dès le 29 mai, **T. P. O'Connor**, qui n'a pourtant pas ménagé son **loyalisme** de fraîche date, prédisait que la vie du cabinet de coalition ne serait pas de longue durée. Il signalait le mécontentement causé par l'expulsion de lord Haldane du ministère et l'accession de sir Edward Carson au poste de procureur-général.

Les dépêches d'hier font pressentir une révolte des Nationalistes irlandais, du **Labour Party** et d'une fraction considérable du parti radical, si le premier-ministre se laisse imposer la nomination de M. Campbell, député unioniste de l'Université de Dublin, aux fonctions de Lord Chancelier d'Irlande.

Sans tomber dans les excès révolutionnaires de sir Edward Carson et de F. E. Smith, aujourd'hui du gouvernement "national", M. Campbell a donné un appui actif au mouvement séditieux de l'Ulster. Lui confier aujourd'hui les plus hautes fonctions judiciaires de l'Irlande, ce serait jeter le défi, non seulement à toute l'Irlande nationaliste, mais à tout ce que le Royaume-Uni et l'Empire contiennent de gens respecteux de l'ordre social, de la Constitution et de l'autorité du Roi.

Comme pour mieux marquer l'amère ironie de cette situation, un brave ministre protestant de Toronto, le Révérend M. Patterson, révélait, avant hier, à un auditoire de la cité ultra-loyaliste, quelques-uns des secrets de l'organisation de la révolte du nord de l'Irlande. "Des dizaines de milliers de fusils", lui fait dire une dépêche à la **Gazette** d'hier, "**ont été importés d'Allemagne** "et servent maintenant contre les "Allemands. L'une de mes filles "avait un fusil allemand caché "dans sa chambre. Ce fusil est "maintenant à défendre l'Empi-"re contre l'ennemi commun."— "Le Docteur Patterson", ajoute la dépêche, "a raconté très fran-"chement l'histoire de la contre-"bande des armes. Il a déclaré "que 519 automobiles avaient été "utilisées pour enlever des ports "de déchargement les armes de "contrebande."

Le Révérend M. Patterson paraît avoir oublié de dire à ses auditeurs qu'après la déclaration de la guerre, sir Edward Carson, chef de la sédition, refusa de livrer ses armes au gouvernement. Il ne s'y résigna que lorsque les membres de la junte révolutionnaire eurent décidé de passer outre et de faire leur paix avec le gouvernement impérial.

Ces préparatifs de guerre civile étaient parfaitement connus en Allemagne. C'est en Allemagne que les conjurés achetaient leurs armes, destinées à tirer sur les troupes du roi. Quelques jours avant la guerre, sir Edward Carson, dictateur de l'Ulster et membre influent du parti unioniste qui dénonçait le "péril allemand" depuis des années, était reçu à la table du Kaiser. Persuadé qu'advenant un conflit européen, le gouvernement britannique serait paralysé par la guerre civile, le groupe allemand favorable à la guerre tira de cette situation un parti décisif.

Que l'on rapproche de ces circonstances l'opinion exprimée par les hommes d'Etat et les diplomates russes, français et italiens — que l'Allemagne ne déclarerait pas la guerre si elle était assurée de l'intervention effective de l'Angleterre — ; et l'on se convaincra facilement que sir Edward Carson et les conjurés de l'Ulster peuvent être comptés au nombre des pires ennemis de l'Angleterre et des auteurs responsables du cataclysme effroyable qui ravage l'Europe.

Or, c'est aux plus marquants de ces traîtres que le Roi d'Angleterre confie aujourd'hui quelques-uns des postes de confiance de son gouvernement.

Et l'on s'étonnera après cela que des millions de sujets britanniques sentent leur dévouement faiblir!

Au Canada, les conjurés de l'Ulster, traîtres à la Couronne britannique et instruments conscients de l'Allemagne, ont reçu de nombreux et bruyants témoignages de sympathie. Quelques-uns des ministres de la Couronne, à commencer par le grotesque fantoche dont on a fait le commandant suprême des forces canadiennes, ont soutenu ouvertement cette cause inique.

Je serais fort étonné si les **loyaux** de Toronto n'avaient pas applaudi le récit du Révérend Patterson, lui-même compromis dans le mouvement révolutionnaire alimenté par les ennemis de l'Empire.

Ce sont les mêmes **loyaux** qui prennent de faire bâillonner et pendre les Canadiens qui osent avoir leur franc-parler en présence de toutes ces inconséquences et de tant d'hypocrisie.

Ce sont les mêmes sépulcres blanchis qui encouragent et fomentent la persécution dirigée contre les Canadiens français, au nom de la "tradition" et des "libertés britanniques".

La Grande-Bretagne a donné au monde de magnifiques exemples de patriotisme et de haute civilisation politique. Elle a fourni, plus que toute autre nation peut-être, des hommes d'Etat courageux, patriotes et intègres, aussi fermes à combattre les passions démagogiques à l'intérieur qu'à résister aux attaques et aux séductions des ennemis de l'extérieur. Par contre, elle a engendré et elle a produit encore les modèles plus complets du faux patriotisme. De ces dignes émules des "Pharisiens hypocrites" que le Christ a maudits, le nord de l'Irlande et le midi puritain de l'Ecosse ont fourni leur large part. Cet élément détestable, du reste remarquablement doué à certains égards, occupe une place prépondérante au Canada. Ce seul fait suffit à expliquer la différence radicale qui existe entre la véritable pensée britannique, si large et si élevée, et l'intolérance étroite et arrogante de nos butors coloniaux.

Ce n'est pas en fortifiant l'influence de cette faction que le gouvernement britannique conservera la confiance et cimentera l'union des sujets britanniques d'origine étrangère, et même celles de nombreux Anglais qui n'entendent pas se soumettre aux exigences de l'élément le plus anti-britannique de l'Empire, de gens qui fomentaient hier la révolte avec la connivence ouverte des ennemis de l'Angleterre.

Henri Bourassa.

LA MOBILISATION INDUSTRIELLE

Paris, 28. — Le projet de loi de mobilisation industrielle, déposé à la chambre des députés par M. Dalbiez, député des Pyrénées-Orientales, a été adopté hier. Les ministres de la guerre et des travaux publics, ainsi que d'autres membres de la chambre ont pris part à la discussion de ce projet de loi, qui, entre autres choses, prévoit un comité composé d'ouvriers et d'industriels, chargé de prévoir au choix des hommes qui doivent être rappelés du front pour être employés dans les manufactures de munitions.

C'est pitié de voir la force armée combattre les honnêtes gens: le bon chrétien reste fidèle à Dieu.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming



Le docteur venait à peine de partir, quand un groupe de jeunes fashionables fit son apparition sur le bâtiment. Au milieu de ces jeunes gens se distinguait miss Clinton, et, au sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, on voyait facilement qu'elle était flattée. Au bout d'un instant, William Sullivan arrivait, avec cette même contenance grave et triste que Gertrude avait remarquée en lui au moment où il recevait les adieux d'Isabelle. Il passa sans voir Gertrude, qui d'ailleurs avait baissé son voile, et vint s'asseoir près de miss Clinton.

Il avait à peine commencé à s'entretenir avec Isabelle, que la cloche du bateau annonça l'heure du départ et qu'il fallut songer à quitter la jeune fille, car il restait à Saratoga. En s'éloignant, il passa de nouveau si près de Gertrude, qu'elle l'entendit dire à Isabelle qu'il comptait bien qu'elle serait de retour pour le jeudi suivant.

Quelques minutes après, le bateau était en route. Au moment où il s'éloignait de la côte, un homme d'une haute taille s'en élança au grand effroi des spectateurs, tomba sur le pont, et se rendit au salon des hommes.

Emily, s'adressant à Gertrude, lui demanda si elle s'était trompée en croyant reconnaître la voix d'Isabelle Clinton.

—Non, répondit Gertrude, elle est de l'autre côté du pont. — Nous a-t-elle vues? — Je le crois, répondit Gertrude. — Alors vous croyez qu'elle a détourné la vue exprès? — Oui. — Peut-être qu'elle va à New-York pour voir mistress Graham? — Cela est très possible, en effet; je n'y avais pas songé.

Emily reprit à voix basse: Savez-vous qu'elle était la personne qui est venue lui parler un instant avant le départ du bateau?

— C'était Willie, dit Gertrude tremblante d'émotion.

Emily serra affectueusement la main de son amie et ne dit plus rien; car, comme Gertrude, elle avait entendu les adieux de Willie.

Quelques heures s'étaient écoulées depuis le départ du bateau; et, la jeune fille semblait abîmée dans ses réflexions. Peu à peu cependant le mouvement qui se faisait autour d'elle finit par exciter son attention, et surtout ses inquiétudes: elle commençait à craindre quelque fatal accident.

Un autre bateau, parti d'Albany en même temps que le leur, courait parallèlement dans la même direction. La rivalité s'était mise de la partie, et les deux bateaux, jaloux de se devancer l'un l'autre, couraient avec une vélocité effrayante. Ils se trouvaient la plupart du temps bord à bord et si près l'un de l'autre, que le moindre accident devait déterminer un choc. Cette course insensée effrayait tous les passagers. Les femmes tremblaient, et les hommes, même les plus courageux, ne pouvaient s'empêcher de blâmer l'imprudence des deux capitaines rivaux.

Placée près d'Emily, dont elle tenait une main dans les siennes, Gertrude interrogeait avec anxiété les regards des hommes qui l'environnaient pour savoir ce qu'elle avait à espérer ou à craindre. Quant à Emily, son infirmité lui dérobait une partie du danger; et bien que son oreille exercée lui fit deviner dans les bruits dont elle était entourée un sujet d'alarme, elle ne continuait pas moins à demeurer calme. Une légère pâleur trahissait seule l'émotion qui la dominait à l'intérieur. De temps à autre elle se bornait à interroger Gertrude sur la distance qui les séparait du bateau dont le choc était pour tout le monde le principal sujet de terreur.

A la fin le bateau sur lequel se trouvaient nos deux passagères distança son rival. Délivré de la crainte d'une rencontre, chacun commença à se remettre, et bientôt on reprit les conversations et la lecture des journaux au point où cet incident les avait interrompues. Le groupe joyeux dont Isabelle Clinton était le centre, et parmi lequel s'étaient manifestés plus d'un évanouissement et d'une crise de nerfs, fit de nouveau entendre ses bruyants éclats de rire, tandis qu'Emily et Gertrude, encore un peu émotionnées, gagnaient le salon pour s'y reposer.

Bientôt les deux amies y furent installées sur un sofa, et l'heure du dîner arriva sans qu'aucun nouvel incident se fût manifesté à bord. Elles ne se rendirent point à l'appel de la cloche, par la double raison que, voyageant seules, il ne leur convenait pas d'affronter le tumulte du restaurant, et que, d'un autre côté, elles étaient bien aises de se remettre à table de la frayeur qui les avait un instant agitées.

Après le dîner, Emily se jeta sur un lit de repos, engagea Gertrude à en faire autant et s'endormit. Gertrude ne l'imita pas, et préféra rester auprès de son amie et veiller sur le sommeil dont la pauvre aveugle devait avoir tant besoin après les deux nuits agitées qu'elle venait de passer.

—Quelle heure est-il? demanda miss Graham en s'éveillant.

—Près de trois heures et quart, répondit Gertrude en regardant à sa montre, charmant bijou que ses élèves lui avaient jadis donné comme témoignage de leur reconnaissance.

—Nous ne devons pas être loin de New-York, dit Emily en se levant. Savez-vous où nous nous trouvons?

—Non, pas exactement, mais je crois que nous approchons des Palissades. Si vous voulez m'attendre ici, je vais aller m'en assurer.

Ce disant, elle traversa le salon et se dirigea vers l'escalier. Tout d'un coup elle s'arrêta, un bruit étrange venait de frapper son oreille; on marchait avec agitation au-dessus de sa tête. Inquiète de ce que cela pouvait être, elle s'élança dans l'escalier et le gravit rapidement. Au moment où elle allait mettre le pied sur le pont, un homme qui courait la heurta violemment: c'était un matelot, ses traits étaient bouleversés par la terreur, et il criait d'une voix étranglée: Le feu! le feu!

Un instant après se passait sur le bateau une scène de désespoir et de confusion qu'il faut renoncer à décrire. Des cris, des sanglots, des lamentations se faisaient entendre de tous côtés. On courait comme des fous, on se cherchait, on s'appelait, les prières se mêlaient aux imprécations; le nom de Dieu était invoqué par des lèvres peu habituées à le prononcer, les meilleures têtes se troublaient, les coeurs les plus forts se sentaient défaillir à ce moment suprême du péril.

La tête seule en-dehors de l'escalier, Gertrude considérait avec effroi cette scène de désordre. Le tumulte était à son comble. Cependant le fléau ne s'était encore manifesté que sur un seul point. Au centre du bâtiment, la machine, chauffée outre mesure, avait communiqué le feu au bois qui l'entourait. L'incendie commençait à se manifester avec violence, et déjà se dressait dans l'air une colonne de flamme et de fumée. Telle était la cause de l'effroi qui glaçait les coeurs même les plus résolus.

Gertrude en avait assez vu; en deux bonds elle descendit l'escalier et voulut courir à Emily, mais un obstacle l'arrêta. Deux bras venaient de la saisir, on l'entraînait vers le pont. Une voix bien connue lui révéla son ravisseur, elle murmurait ces mots à son oreille:

—Gertrude! Gertrude! mon enfant, ma chère enfant! du courage, du courage, je vous sauverai!

Celui qui avait saisi Gertrude avait toutes les peines du monde à la contenir. Elle cherchait à lui échapper en s'écriant:

—Non, non! Laissez-moi! laissez-moi! Je saurai mourir s'il le faut, mais je ne puis abandonner Emily.

—Où est-elle? demanda M. Philips, car c'était lui.

—Elle est là, là, répondit Gertrude en montrant la cabine, laissez-moi que j'aille la rejoindre.

D'un coup d'oeil M. Philips jugea la position, puis d'une voix ferme et calme il dit à Gertrude:

—Ne craignez rien, mon enfant, je vous sauverai toutes deux, suivez-moi.

D'un bond il fut à l'entrée de la cabine, il y pénétra. Dans l'angle le plus reculé, Emily, pâle, mais calme, était à genoux et priait. On eût dit l'ange de la résignation. En un clin d'oeil Gertrude et M. Philips furent auprès d'elle. Celui-ci enleva l'aveugle dans ses bras, tandis que Gertrude l'encourageait en lui disant:

—Laissez-vous faire, Emily, il a promis de nous sauver toutes deux.

Emily essayait de résister.

—Laissez-moi, Gertrude, disait-elle, laissez-moi et sauvez-vous.

Puis se tournant vers l'homme qui l'emportait dans ses bras:

—Monsieur, lui dit-elle, ne vous occupez pas de moi, sauvez seulement cette chère enfant.

Mais, sans tenir compte de ses paroles, l'étranger l'emportait toujours. Il était déjà au milieu du salon, Gertrude les suivait.

—Si nous pouvons gagner l'avant du bateau nous sommes sauvés, dit M. Philips.

Mais comment arriver là! car l'incendie avait fait de rapides progrès, tout le centre était la proie des flammes.

—Grand Dieu! s'écria le sauveur, il est trop tard, nous n'avons plus qu'à nous réfugier sur l'arrière.

Cependant M. Philips avait at-

La télégraphie sans fil et la guerre

(La Croix, Paris)

Avant la guerre, l'Allemagne avait accompli un effort énorme pour développer ses communications avec les autres continents par câbles télégraphiques sous-marins; son réseau de câbles, qui n'était encore, en 1900, que de 6,000 kilomètres, se trouvait atteindre, au moment de la déclaration de guerre, un développement total de 38.000 kilomètres, ayant été sextuplé en quinze ans, tandis que le réseau français, par exemple, n'avait grandi que d'un quart ou d'un cinquième en cet intervalle, tout juste assez pour conserver une légère supériorité, étant passé de 34,000 kilomètres, chiffre de 1900, à 42,000 kilomètres, chiffre actuel.

Bien entendu, l'un des premiers faits de guerre consista à s'efforcer, de part et d'autre, de rendre inutilisables les câbles télégraphiques de l'ennemi.

Dès le 3 août 1914, les deux câbles transatlantiques allemands furent coupés par les navires anglais, dans la Manche et près des Açores, semble-t-il; de même le câble de l'Amérique du Sud, Ténériffe-Monrovia-Pernambouc. En ce qui concerne les lignes anglo-allemandes, les Anglais n'eurent qu'à déconnecter aux atterrissages anglais, les câbles allemands. Enfin le câble Suède-Allemagne fut coupé le 30 septembre.

Dans ces conditions, l'Allemagne ne peut plus communiquer directement par cables avec l'Amérique; il lui faut passer par l'intermédiaire des pays neutres. D'ailleurs les neutres eux-mêmes, pour télégraphier par câbles avec l'Amérique, sont obligés d'acheminer les télégrammes sur les têtes de lignes situées en territoire anglais ou français, où une censure rigoureuse, naturellement, a été installée dès la fin de juillet.

L'Allemagne, de son côté, essaya de faire couper les câbles des pays alliés par ses croiseurs. Dans l'océan Pacifique, le "Nurnberg", ayant arboré le pavillon français, réussit, le 7 septembre, à s'approcher de l'île Fanning et à débarquer un détachement, qui coupa le câble transpacifique anglais. Celui-ci fut réparé vingt jours après. Dans l'océan Indien, le croiseur "Emden", maquillé par l'addition d'une cheminée en bois, réussit à opérer une semblable manoeuvre à l'île Coco, où se trouvait un atterrissage de câble et un poste de télégraphie sans fil; mais avant que ce dernier poste ne fût démoli, l'opérateur radiotélégraphiste avait eu le temps de signaler l'arrivée de l' "Emden", qiu fut aussitôt pris en chasse par le croiseur australien "Sydney" et coulé. Le câble fut réparé par les moyens locaux.

La télégraphie sans fil et les communications mondiales

Les Allemands se seraient donc trouvé au regard des communications mondiales, dans une situation assez critique, s'ils n'avaient eu à leur disposition leurs postes officiels de télégraphie sans fil, au nombre de 17. Celui qui leur rend les plus grands services est le poste de Nauen (grand-duché de Hanovre); il correspond avec deux postes puissants que les Allemands ont établis en pays neutres; l'un de ceux-ci fonctionne en Espagne; l'autre est le poste de Sayville (Long Island), en face de New-York, dont l'antenne est supportée par 3 grands pylones de 155 mètres de hauteur chacun.

Les autres nations belligérantes sont pourvues, elles aussi: l'Autriche-Hongrie, de 4 stations; la France, de 18; la Russie, de 28; l'Angleterre, de 47.

Remplir les vides créés par la démolition des câbles sous-marins: tel était bien le plus pressant objectif qui incombait à la télégraphie sans fil dès les premiers jours de la guerre; mais ce n'était point le seul, ni le plus directement lié à la guerre. Car la radiotélégraphie est bien l'un des agents mêmes de la guerre moderne, continuellement en service sur terre et sur mer pour effectuer la liaison entre ceux qui commandent et ceux qui exécutent et pour remplir l'office d'éclaireur.

La télégraphie sans fil aux armées de terre

Le général en chef de nos armées peut communiquer dans un rayon de 300 kilomètres, grâce à une station transportable dont le montage ne demande qu'un quart d'heure.

Sur le front même, on dispose d'une autre sorte de postes plus petits et plus légers, dont tous les éléments peuvent, pour le transport, se répartir en quatre charges, de 10 kilogrammes en moyenne, portables à dos d'homme. Cinq minutes après que l'ordre de montage a été donné, le poste est déjà en fonction.

Pour les services d'éclaireurs, la cavalerie est dotée d'un équipement ingénieux, qui donne au cheval porteur d'antennes l'apparence hérissée et étrange d'un porc-épic.

Il y a aussi à la disposition de la marine, des stations terrestres de 80 kilomètres de portée, compactes et de montage rapide; elles servent, par exemple, à équiper un corps de débarquements, un détachement envoyé à l'intérieur des terres, et à le tenir en communication avec un croiseur.

Autre emploi de la télégraphie sans fil en guerre: les postes montés sur aéroplanes ou sur ballons dirigeables. Les avions militaires français et belges par exemple, peuvent emporter un poste compact, pesant une cinquantaine de kilogrammes; en guise d'antenne, l'opérateur déroule un long fil métallique isolé, qui traine dans l'air à l'arrière de l'appareil; au cas où elle vient à s'accrocher malencontreusement à un arbre ou à n'importe quel autre obstacle, l'antenne est automatiquement cisaillée et peut-être remplacée aussitôt par une nouvelle longueur de fil. Comme on ne peut évidemment pas, à bord de l'aéroplane, organiser une vraie prise de terre, on remplace celle-ci par un "contre-poids" électrique constitué simplement par la carcasse métallique de l'aéroplane lui-même.

La portée maximum des postes d'aéroplane que l'on a réalisés est d'une centaine de kilomètres. Pratiquement, pour leur service d'éclaireurs sur le front, les avions peuvent se contenter d'une portée de 10 à 15 kilomètres, plus facile à réaliser. En effet, l'avion se détache d'une base où se trouve un poste léger de télégraphie sans fil, avec lequel, au cours de sa reconnaissance, il reste en communication, ne s'éloignant jamais de plus de 4 à 5 kilomètres de cette base, survolant la ligne ennemie et télégraphiant à son poste de base tous les mouvements qu'il surprend chez l'adversaire. C'est grâce surtout au service des reconnaissances aériennes que les coups de surprise ont été si rares dans la présente guerre de tranchées, tant de notre côté que du côté de l'ennemi.

C'est, d'ailleurs, une arme à deux tranchants que la radiotélégraphie. Si elle renseigne sur les positions et les mouvements de l'ennemi, elle peut aussi parfois renseigner malencontreusement l'ennemi. Les Allemands ont dû s'en apercevoir parfois à leurs dépens. A proximité de leurs bases d'artillerie, ils ont des petites stations de télégraphie sans fil. Or, il a suffi aux Anglais de repérer la direction de ces postes, au moyen d'équipements radiotélégraphiques spéciaux probablement du genre du radiogoniomètre Bellini-Tosi; la direction du poste fait connaître la direction approximative des batteries boches, quelque bien défilées qu'elles soient, et les Anglais et Français sont à même de diriger leur feu sur ces batteries.

La télégraphie sans fil dans la guerre navale

Il paraît que la plupart des sous-marins emploient la télégraphie sans fil. Quand le bateau navigue en surface, il est tout simple de tendre, en guise d'antenne, un fil métallique soutenu, par exemple, par le tube du périscope. Quand le navire est en immersion, il n'est pas bien commode de maintenir hors du navire et hors de l'eau une antenne métallique isolée; mais on a eu l'idée ingénieuse de faire sortir du navire un ajutage électriquement isolé, qui débouche au-dessus du niveau de la mer, et d'où on fait jaillir un jet d'eau: c'est ce jet d'eau qui sert d'antenne.

C'est par la radiotélégraphie que les flottes belligérantes reçoivent les ordres du haut commandement. Réduite à l'inaction, la flotte allemande proprement dite n'a pas besoin présentement des services de la télégraphie sans fil. Par contre la flotte britannique reçoit les ordres de l'Amirauté uniquement par les radiotélégrammes que celle-ci lui fait passer par la grande station que la Société Marconi a établie à Carnavon (pays de Galles). La France, pour communiquer avec ses navires de guerre en pleine mer, a le poste de la tour Eiffel. L'Allemagne a son poste de Nauen.

Toute la journée, à part une durée réservée d'une heure, le poste anglais de Carnavon est à même de transmettre les ordres de l'Amirauté britannique aux navires de la flotte. Naturellement, les télégrammes peuvent être reçus non seulement par les navires britanniques, mais par tous les autres navires, et également par les postes continentaux de l'Europe et même quelques-uns de l'Amérique du Nord; seulement, l'Amirauté fait usage d'un Code secret, qu'elle change chaque jour; en outre, pour mieux dérouter les postes trop curieux, le poste transmetteur de Carnavon change souvent brusquement la longueur d'onde au cours de la transmission.

Autrefois, les navires constituant une flotte étaient obligés de naviguer de conserve; les ordres leur étaient transmis, ou vue de terre par les sémaphores, en pleine mer, par des croiseurs rapides. Aujourd'hui, grâce à la télégraphie sans fil, la liaison est constante et complète entre chaque navire en particulier et le commandement. D'où il résulte, premièrement, que les navires peuvent être mieux utilisés et, secondement, que les batailles navales d'aujourd'hui pourraient, tout en gardant leur unité concertée et leur cohésion, étendre leurs lignes sur des centaines de kilomètres.

B. Latour.

DESAPPOINTEMENT BOCHE

Le rescrit du tsar surprend Berlin qui escomptait tout autre chose après les victores de Galicie.

Berlin, 3. — Commentant le rescrit impérial publié par l'empéreur Nicolas au sujet de la création d'une commission russe chargée des approvisionnements militaires, dans lequel le Tsar exprime sa détermination de continuer la guerre jusqu'au triomphe complet des armes russes, le "Tageblatt" s'exprime ainsi:

"Cette proclamation montre combien les Russes sont éloignés de penser à la paix et combien sont inexacts les bruits venant des cafés suédois, où l'on raconte qu'à la cour de Russie on se montre de plus en plus disposé à faire la paix et à entamer toutes sortes de négociations, à ce sujet."

Le "Tageblatt" croit que la Douma décidera que la guerre doit se continuer jusqu'à la victoire des Russes, et pense que les changements qui se sont produits dans le ministère russe, ne dénotent pas qu'on se prépare à la paix, mais simplement à une meilleure conduite de la guerre. Le journal ajoute que l'armée russe, malgré tous les échecs qu'elle a subis, ne se considère pas comme battue.

LA RUSE D'UN AVIATEUR

Un Anglais feint une chute pour battre son adversaire

Paris, 3. — Mark Nelson, aviateur anglais, décrit aujourd'hui dans le "Journal" la ruse qui lui a permis de détruire un aéroplane allemand. Le combat eut lieu à 2000 mètres d'altitude.

L'aviateur en fait le récit suivant:

"Dès que l'aviateur ennemi m'aperçut, il prit la fuite. Je me mis immédiatement à sa poursuite. Après dix minutes de chasse, je le rattrapai et le survolai. Le duel commença alors.

"Après quelques minutes de combat sans aucun résultat, j'employai un stratagème qui m'a toujours réussi et fis plonger ma machine presque perpendiculairement. L'aviateur allemand, croyant que je tombais, se mit à descendre en spirale; je redressai subitement mon aéroplane et survolai l'ennemi à une distance de quelques mètres. Le duel recommença et un de mes projectiles perça le réservoir d'essence. La machine prit feu et alla s'écraser sur le sol. Le pilote et l'observateur furent tués."

LA GUERRE SOUS-MARINE DE L'ALLEMAGNE

Elle sera maintenue malgré les représentations répétées de Washington.

Paris, 30. — Le correspondant du "Matin" à la Haye, télégraphie que la réponse de l'Allemagne à la note américaine aura un caractère amical, mais refusera l'abandon de la guerre sous-marine telle qu'elle est pratiquée par l'amirauté allemande.

Le correspondant ajoute:

"La réponse allemande sera très modérée et protestera de l'amitié de l'Allemagne pour les Etats-Unis. L'Allemagne déclarera qu'elle a l'intention de respecter, autant que celui lui sera possible, les intérêts et les vies des neutres, mais ajoutera qu'elle ne peut renoncer à la guerre sous-marine.

"La réponse contiendra des excuses pour la destruction du "Lusitania", qui a été ordonnée sur la foi de renseignements erronés, mais l'Allemagne insistera qu'il lui faut absolument continuer à faire usage de toutes les armes dont elle dispose pour combattre le blocus effectué par l'Angleterre.

"L'Allemagne déclarera, de plus, que les attaques dont les sous-marins allemands sont l'objet de la part des navires de commerce anglais, et en particulier celle dont "l'U-29" a été victime, justifient la continuation de la guerre sous-marine."

• • •

Washington, 30. — Des dépêches privées de Berlin, arrivées aujourd'hui à Washington, disent qu'au ministère des affaires étrangères allemand, on travaille à la rédaction de quatre différentes formes de la réponse à faire à la note américaine.

On considère à Washington comme prématurés tous les bruits qui courent au sujet de ce que contiendra le réponse à la note américaine.

UN NOUVEAU CASQUE POUR L'INFANTERIE

Il est formé de plaques d'acier et pèse 670 grammes

Paris, 2. — Le "Journal des Débats" donne de nouveaux détails sur le casque français qui a été adopté au mois d'avril dernier et est prêt maintenant à être distribué à l'infanterie.

Le casque pèse 670 grammes. Il est composé d'une plaque d'acier de sept millimètres d'épaisseur et recouvre complètement la tête et le cou.

L'adoption du casque est le résultat d'un rapport fait au mois de février dernier par le général Joffre, indiquant que la majorité des blessures à la tête étaient dues à des shrapnels ou à des éclats d'obus, contre lesquels un casque serait d'une protection effective. Les balles, elles-mêmes seraient déviées.

Des statistiques montrent que les dragons ont beaucoup moins souffert dans les tranchées que les hussards ou l'infanterie.

Les casques ne seront portés que pendant le service actif, le képi sera conservé.

Pour protéger nos soldats contre les éclats d'obus qui les atteignent trop souvent à la tête, le ministre de la guerre, d'accord avec le général en chef, a décidé de munir tous les hommes qui sont sur le front d'une petite calotte en tôle d'acier, dont ils se coifferont pendant leur séjour sur la ligne de feu.

---

teint le salon, Emily était toujours dans ses bras, Gertrude les accompagnait. Il ouvrit une fenêtre, ramena à lui les cordages qui trempaient dans l'eau et en mit un dans la main de Gertrude. Puis reprenant dans ses bras Emily, qu'il avait un instant déposée:

—Gertrude, dit-il avec une voix dont l'émotion n'avait pu faire disparaître l'énergie, je vais me jeter à la nage et gagner la terre avec Emily. Attendez-moi ici. Si le feu venait à gagner le salon, jetez-vous à l'eau et soutenez-vous à cette corde. Je reviendrai bientôt vous chercher. Pour que je puisse vous reconnaître, ayez soin de laisser flotter votre voile au-dessus de votre tête.

—Non, non, s'écriait Emily, occupez-vous d'abord de Gertrude!

—Silence, amie, silence, laissez-vous faire, il nous sauvera toutes les deux.

—Montez sur mes épaules, dit M. Philips à Emily sans avoir égard à ses protestations.

Puis il s'élança avec elle; l'onde jaillit autour d'eux, ils se dirigeaient vers la terre.

Au même moment Gertrude se sentit saisir par derrière, elle se retourna, c'était Isabelle Clinton, qui, sans force, sans courage, les traits bouleversés par le désespoir, se traînait aux pieds de Gertrude en lui criant d'une voix lamentable: Sauvez-moi, Gertrude, sauvez-moi!

Gertrude essaya de la relever, mais Isabelle était incapable de se tenir debout. Cependant les flammes se rapprochaient, et Gertrude se mit entre elles et sa compagne effrayée, pour la protéger de son propre corps. Isabelle, aveuglée par sa terreur, ne cessait d'embrasser ses genoux, la suppliant toujours de la sauver.

Que pouvait faire Gertrude, surtout empêchée qu'elle était par l'étreinte d'Isabelle qui paralysait tous ses mouvements? Elle parvint pourtant à se pencher pour regarder la direction dans laquelle M. Philips s'était éloigné. A sa grande joie, elle le vit qui revenait. Un bateau s'était heureusement trouvé à sa portée, il y avait déposé son premier fardeau: fidèle à sa parole, il venait chercher le second. Au même instant un volume énorme de flammes, qui se fit jour à travers une cloison, envoya ses langues de feu jusque sur la tête des deux jeunes filles; elles furent presque suffoquées par la fumée.

Une pensée héroïque traversa l'esprit de Gertrude. Elles étaient deux, une seule pouvait être sauvée. M. Philips n'était plus qu'à quelques brasses, pourquoi ne serait-ce pas Isabelle qui serait sauvée? Elle avait imploré sa protection, aurait-elle la cruauté de la lui refuser! D'ailleurs Willie aimait Isabelle, il pleurerait amèrement sa perte, il fallait lui épargner cette douleur. Gertrude, au contraire, ne serait point pleurée: c'était à elle qui n'était point aimée à mourir.

Avec l'élan du dévouement, elle s'adressa à Isabelle et lui dit, d'une voix grave et grondeuse, comme à un enfant dont on gourmande la faiblesse:

—Voyons, Isabelle, un peu de courage, écoutez-moi et relevez-vous, faites ce que je vous dis, et vous êtes sauvée! M'entendez-vous, Isabelle?

Celle-ci entendit, frisonna, mais ne bougea pas. Gertrude se pencha sur elle, détacha de force les deux mains dont elle lui serrait les jambes, et lui dit avec un accent de fermeté que la circonstance seule pouvait l'engager à prendre:

—Isabelle, si vous faites ce que je vous dis, je vous répète qu'avant qu'il soit cinq minutes vous serez sur la rive à l'abri de tout danger; mais si vous persistez dans cette inertie, qui tient de la folie, nous sommes perdues toutes deux. C'est au nom de votre salut que je vous parle, reprenez du courage, et écoutez-moi.

Isabelle fit enfin un effort, elle se leva, regarda fixement Gertrude d'un oeil que la terreur rendait hagard, et murmura d'une voix éteinte:

—Que faut-il faire... j'essayerai.

—Bien, dit Gertrude. Voyez-vous quelqu'un se diriger vers nous à la nage?

—Oui.

—Il va venir ici même. Empoignez fortement le haut de cette corde, et je vous ferai glisser jusqu'à l'eau; mais j'oubliais...

Et en prononçant ces derniers mots, elle détacha son voile bleu, et le fixa autour de la magnifique chevelure d'Isabelle. M. Philips n'était plus qu'à deux brasses du bateau.

—Allons, allons, Isabelle, cria Gertrude, vous arriverez trop tard!

Isabelle saisit la corde, se pencha à la fenêtre, puis se rejeta brusquement en arrière, la vue de l'eau l'avait effrayée. Au même instant une nouvelle langue de feu vint presque effleurer sa joue. La crainte de ce danger lui fit surmonter l'autre. Avec l'aide de Gertrude, elle enjamba l'appui de la fenêtre, et se laissa glisser jusqu'au niveau de l'eau. M. Philips se trouvait heureusement là pour la recevoir. Il vit une personne suspendue au bout de la corde, et il la saisit sans même regarder si c'était ou non celle qu'il attendait.

Ils s'éloignèrent.

Gertrude n'avait pas le loisir de les suivre des yeux, le danger devenait de plus en plus imminent, les flammes allaient l'atteindre, la fumée l'enveloppait d'un nuage épais qui l'empêchait presque de respirer. Les flammes s'approchaient toujours, l'air était embrasé, il n'y avait pas un instant à perdre: elle empoigna la corde qui venait de servir de voie de salut à Isabelle, et se suspendit par les poignets le long des flancs du bâtiment, qui brûlait à l'intérieur. Combien de temps ses forces pourraient-elles la soutenir dans cette position fatigante, combien de temps d'ailleurs le feu respecterait-il le frêle appui auquel sa vie était suspendue? Son incertitude ne fut pas de longue durée, car au moment où son pied touchait la surface de l'eau, la roue de la machine, mise en mouvement par un dernier effort, fit entendre comme un glas de mort, et souleva des flots d'écume au milieu desquels disparut la forme gracieuse et légère de la pauvre Gertrude.

XL. — Incertitude

Revenons à des scènes plus calmes, et tournons de nouveau nos regards vers la maison de campagne de M. Graham.

Le propriétaire de cette paisible demeure, de retour enfin de son long voyage et débarrassé des ennuis d'une société bruyante, dont les goûts ne conviennent plus à son âge, parcourt le jardin dans tous les sens. Chaque objet attire son attention: ici c'est un arbre dont les progrès font son admiration, plus loin c'est une plante négligée qui appelle l'oeil vigilant et les soins du maître; aussi sa contenance et son air indiquent-ils combien il est satisfait d'avoir retrouvé son bienheureux chez-soi.

Quelques instants après les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, Gertrude que nous avons vue disparaître au milieu des eaux, se retrouvait saine et sauve sur la rive. En revenant de son évanouissement, elle apprit qu'elle avait été repêchée au milieu de la rivière par des mariniers qui avaient poussé de la rive sur un bateau avec lequel ils cherchaient à secourir les malheureux naufragés. On avait tiré de l'eau en même temps qu'elle une chaise à laquelle elle se tenait convulsivement cramponnée et qu'elle avait probablement saisie au moment où elle s'abîmait dans la rivière au milieu des débris qui surnageaient. Telles étaient du moins les probabilités, car Gertrude n'avait conservé aucun souvenir de ce qui s'était passé dans ce terrible moment; elle ignorait complètement ce qu'elle était devenue depuis l'instant où elle avait attaché son voile sur la tête d'Isabelle jusqu'à celui où elle s'était retrouvée sur un lit et dans les bras d'Emily, qui s'efforçait par ses soins empressés de la rappeler à l'existence.

Accouru à la première nouvelle sur le lieu du sinistre, M. Graham avait été assez heureux pour retrouver sa fille et Gertrude hors de péril; et le lendemain ils étaient partis tous les trois pour la campagne où nous les revoyons.

La vieille habitation avait conservé le même aspect qui avait fait l'admiration de Gertrude le jour où, encore toute petite fille, elle était venue pour la première fois rendre visite à sa bonne amie Emily. Mais si rien ne semblait changé dans les habitudes de ces lieux, il n'en était pas de même de leurs anciens hôtes.

Gertrude et Emily sont demeurées ensemble depuis le déjeuner; mais celle-ci désire évidemment rester seule, et, sous prétexte que M. Graham tient aux apparences de la cérémonie, elle engage Gertrude à se retirer dans sa chambre pour procéder aux soins de sa toilette. Gertrude, qui devine, sans en comprendre le motif, le besoin qu'Emily a d'être seule, s'empresse de céder à son désir. Aussitôt après son départ, celle-ci laisse tomber sa tête dans ses mains, et pour la troisième fois de la journée s'abandonne aux larmes et aux sanglots.

Gertrude fut à peine rentrée dans sa propre chambre, que madame Ellis la suivit, ferma la porte sur elle, et d'un air mystérieux et effrayé vint augmenter ses craintes en lui faisant part de ce qu'elle avait remarqué chez Emily. A entendre la dame de compagnie, sa maîtresse était toute bouleversée: et si elle ne reprenait le dessus d'ici deux ou trois jours, on avait tout à craindre de la secousse qui avait ébranlé son cerveau.

—Je n'hésite point à dire, ajouta-t-elle, qu'avec une organisation aussi débile que la sienne, les voyages sont tout ce qu'il y a de plus contraire; et si on avait voulu me croire...

Heureusement pour Gertrude, on demanda mistress Ellis à la cuisine. Gertrude, demeurée seule, se mit à réfléchir aux étranges événements qui s'étaient succédé pour elle depuis quelques jours. Bientôt elle fut interrompue dans le cours de ses réflexions par la femme de chambre, qui venait lui remettre une lettre à son adresse.

(A suivre).

LES SENTIMENTS DE SA SAINTETE

Paris, 3. — Le "Figaro" publie le récit d'une visite que M. Fernand Laudet, directeur de la Revue Hebdomadaire, ancien secrétaire d'ambassade française au Vatican, aurait rendue au Pape et dont l'authenticité n'a pas été encore établie.

M. Laudet ne prétend pas que la relation de sa réception au Vatican qu'il fait, soit une interview. Il cite les paroles que lui a adressées Sa Sainteté, dit-il, après que les journalistes ont fait part de l'impression produite en France par l'entrevue de M. Latapie, publiée par la "Liberté".

M. Laudet raconte qu'ayant mentionné le mot neutralité, le Pape l'interrompit en s'exclamant: "Oh! si la France pouvait bien comprendre que cette sorte de neutralité n'est pas de l'indifférence. J'aime la France comme je l'ai aimée il y a 15 ans et je suis demeuré le même."

J'ai prié pour la paix, aurait dit le Pape, ne songeant qu'à supplier le Seigneur de rétablir le calme dans un monde devenu la proie du désordre.

Vous me parlez de la cathédrale de Reims que les Allemands continuent à bombarder, mais dès le commencement, je chargeais le cardinal-archevêque de Cologne de faire parvenir mes protestations au Kaiser et lui demandait d'épargner désormais les édifices religieux.

J'ai reçu pour réponse qu'on agirait pour le mieux.

Si cette promesse n'a pas été tenue qu'y puis-je? J'ai fait en cela tout ce que j'ai pu et bien d'autres choses que la France ignore". Vous me demandez si je condamne en principe les atrocités commises. "En principe" n'est pas assez. Je les condamne d'une façon secrète, tout le monde sait que l'Allemagne a commis des actes de barbarie, mais je ne puis les réprouver spécifiquement comme d'aucuns le voudraient parce que je ne possède pas les éléments nécessaires".

Au tintement de l'Angelus le Saint Père se retira, affirme M. Laudet, en disant: "A tout événement je condamne hautement le martyre des pauvres prêtres belges et de tant d'autres Belges et de tant d'autres horreurs au sujet desquelles, lumières a été faite, je n'attends que l'occasion de convaincre la France que je lui suis sympathique."

SERIEUX PROGRES DANS LA PENINSULE DE GALLIPOLI

Une brillante attaque faite sur une grande partie du front, permet aux alliés de capturer plusieurs lignes de tranchées turques et des positions très fortes. — Six cents cadavres turcs sont trouvés dans les tranchées conquises — L'épuisement des Turcs devient de plus en plus évident.

Paris, 1. — Le communiqué de ce soir contient les paragraphes suivants sur les opérations aux Dardanelles:

"Un rapport arrivé des Dardanelles dit que depuis leur succès du 21 juin les troupes françaises n'ont pas été engagées si ce n'est en combats locaux destinés à consolider et à étendre les gains réalisés ce jour-là. Elles se sont emparées de plusieurs tranchées et ont creusé des sapes réunissant les ouvrages conquis aux lignes occupées précédemment. Plusieurs contre-attaques de l'ennemi ont été repoussées.

"Le 27 juin, l'aile gauche anglaise, soutenue par notre artillerie, a remporté un grand succès. Après un bombardement intense, les Anglais ont pris d'assaut quatre lignes turques et ont avancé de plus de 1,500 mètres. Ils s'emparèrent aussi, à l'extrême gauche, d'une éminence située sur les hauteurs de Krithia, faisant 180 prisonniers.

• • •

Paris, 1. — Une dépêche d'Athènes à l'agence Havas dit que l'épuisement des Turcs, qui sont opposés aux troupes françaises sur la péninsule de Gallipoli, devient évident et que tout porte à croire que la position turque à Krithia sera prochainement prise d'assaut.

Au cours d'une récente avance faite par les Français, 6,000 cadavres turcs furent trouvés dans les tranchées capturées.

Les récents engagements ont eu pour résultat une avance sensible des alliés; les Français, sous le brillant commandement du général Gouraud, se sont particulièrement distingués.

Le front turc en face des lignes françaises, qui n'a pas plus de 5 kilomètres de long, est continuellement balayé par le feu de l'artillerie. Les Turcs ont de plus en plus des difficultés à amener sur le front renforts et munitions, alors que les alliés ont toute facilité de subvenir à leurs besoins.

• • •

Londres, 1.—Le communiqué officiel anglais, publié aujourd'hui, sur les opérations dans les Dardanelles, annonce que deux lignes de tranchées turques ont été capturées à l'est du Saghir Dere, et que trois lignes de tranchées ont été prises d'assaut à l'ouest de ce cours d'eau.

Le communiqué dit:

"Le général sir Hamilton annonce que le plan d'opérations du 28 juin, était de lancer en avant la gauche de sa ligne, sud-ouest de Krithia, pivotant sur un point se trouvant à environ un kilomètre et demi de la mer et après avoir avancé sur l'extrême gauche d'environ trois quarts de kilomètres d'établir une nouvelle ligne face à l'est sur le terrain ainsi gagné.

"Ce plan imposait la prise de deux lignes successives de tranchées turques à l'est du Saghir Dere et de cinq lignes de tranchées situées à l'ouest de ce cours d'eau.

"Un détachement australien avait reçu l'ordre de coopérer en livrant une attaque vigoureuse. Le combat commença à neuf heures par un vigoureux bombardement d'artillerie. L'aide donnée par l'artillerie française dans ce bombardement fut de la plus grande valeur.

"A 10 heures 20 l'artillerie de campagne commença le feu pour détruire les réseaux de fils de fer barbelés situés en avant des tranchées turques. Le bombardement fut efficace et son effet fut très grand sur une des tranchées qui se trouvait près de la mer. Le feu du croiseur "Talbot" et des contre-torpilleurs "Scorpion" et "Wolverine" réussit à ralentir le feu de l'ennemi dans cette région.

"A 10 heures 45 un petit ouvrage de campagne turc avancé sur le Saghir Dere, connu sous le nom de la "redoute de Boomerang" était pris d'assaut. Ce petit fortin, très bien situé et fortement protégé par des vieux fils de fer barbelés très forts avait été longtemps une source d'ennuis.

"Après un tir spécial, opéré à l'aide d'un mortier français et pendant que le bombardement des tranchées avoisinantes était à son point culminant, une partie d'un régiment bondit hors de sa tranchée à un signal donné, s'élança et s'empara de la façon la plus brillante de cet ouvrage de campagne.

"Le bombardement augmenta d'intensité jusqu'à onze heures, moment où le tir fut allongé. L'infanterie s'avança alors et une attaque fut entreprise avec une grande impétuosité tout le long de la ligne.

"A l'ouest du Saghir Dere, trois lignes de tranchées furent prises sans beaucoup de résistance. Les tranchées étaient pleines de cadavres turcs. Un grand nombre de corps avaient été enterrés par le bombardement, une centaine de prisonniers furent capturés.

"A l'est du ravin les "Royal Scots" firent une belle attaque, s'emparant de deux lignes de tranchées, comme ils en avaient reçu l'ordre, mais le reste de la brigade, sur la droite, rencontra une grande résistance et ne put avancer.

"A 11 heures 30 la brigade de fusiliers royaux fit une attaque à l'ouest du ravin. La brigade avança avec grande persévérance et résolution, dépassa les tranchées déjà capturées, prit deux nouvelles lignes de tranchées et atteignit le but qui lui avait été assigné; les fusiliers de Lancoshire firent une conversion à droite, formèrent une ligne pour rejoindre nos nouvelles positions à l'est du ravin.

"Au nord notre but était atteint, mais les Gurkhos, appuyant sur les rochers s'emparèrent d'un important monticule encore plus en avant, plein ouest de Krithia.

"Ils fortifièrent ce monticule et s'y maintinrent pendant la nuit, portant notre gain total sur la gauche à mille mètres.

"Au cours de l'après-midi, les tranchées, dont une petite portion sur la droite n'avait pas été capturée, étaient attaquées mais l'ennemi soutenu par des mitrailleuses et de l'artillerie, s'y maintint obstinément, et les attaques ne réussirent pas.

"Pendant la nuit, l'ennemi fit une contre-attaque sur les plus avancées des tranchées gagnées, mais fut repoussé avec de grandes pertes. Un détachement turc qui avait pénétré de flanc entre les deux lignes de tranchées capturées fut soumis au lever du jour au feu des mitrailleuses et subit de grandes pertes, les survivants se constituant prisonniers.

"Excepté la petite partie des tranchées déjà mentionnées qui est encore dans les mains de l'ennemi, tout ce qu'on espérait des opérations et même davantage a été gagné. A l'extrême gauche la ligne a été poussée en avant sur un point spécialement fort, bien au delà de la limite de l'avance contemplée à l'origine.

"Toutes les troupes se comportèrent bien, mais certainement le succès principal revient à la splendide attaque faite par la vingt-neuvième division dont la conduite a été au delà de toute éloge, comme du reste dans d'autres occasions précédentes."

SEIZE CITOYENS AMERICAINS SONT VICTIMES DES PIRATES

Le nombre des victimes semble indiquer que le torpillage a eu lieu sans avis préalable.—Neuf palefreniers nègres sont parmi les morts. — Plusieurs autres navires sont coulés par les sous-marins allemands. — Le vapeur Anglais "Armenian" est coulé par un sous-marin.

Washington, 30. — Le paquebot anglais "Armenian", appartenant à la compagnie Poninian a été torpillé et coulé par le sous-marin allemand "U-38" le 28 à 8 heures du soir à 26 milles au nord-ouest de Tré vose Head, dans le canal de Saint-Georges.

Le consul américain à Bristol, M. Armstrong, qui télégraphie cette nouvelle, dit que 29 personnes ont péri; parmi elles se trouvent seize citoyens américains. Dix autres personnes sont blessées.

Le message du consul ajoute que le docteur Vise et trois nègres ont été recueillis par le chalutier belge "Professor-Stevens" puis transbordés sur un contre-torpilleur qui les a déposés à Bristol hier soir.

La dépêche du consul Armstrong est assez embrouillée; en plus des morts et des blessés il parle de dix manquants, de sorte qu'il se pourrait que la liste des morts vienne encore s'augmenter.

Parmi les Américains qui ont péri se trouvent neuf nègres qui prenaient soin des chevaux et des mules transportés par "l'Arménian". Les fonctionnaires du département d'Etat ont immédiatement ouvert une enquête dans le but de déterminer si "l'Arménian" était un simple vapeur transportant de la contrebande de guerre ou s'il avait été affrêté par le gouvernement britannique. De ce point dépend l'intérêt que prendra le gouvernement des Etats-Unis sur les pertes de vie dont ont été victimes des citoyens américains.

• • •

Philadelphie, 30. — Les livres du pont montrent que "l'Armenian" avait une cargaison de mules appartenant à Furness, Withy & Company, Angleterre. Avant la guerre ce navire faisait un service régulier entre Boston et Liverpool. "L'Armenian" a quitté Nieuport News le 17 juin à destination d'Avonmouth (Angleterre). Son tonnage était de 8,825 tonneaux.

Aux bureaux de la compagnie, on dit qu'on ignore quelle était la composition exacte de la cargaison de "l'Armenian", mais on est convaincu qu'une partie était de la contrebande de guerre.

• • •

Londres, 30 juin. — Le navire norvégien "Cambuskenneth", jaugeant 1925 tonneaux, a été coulé par le sous-marin "U.39". Treize membres de l'équipage ont été débarqués, huit autres qui étaient des sujets allemands furent pris à bord du sous-marin.

Le "Cambuskenneth" se trouvait à trente kilomètres au sud de Galley Head quand le sous-marin lui intima l'ordre d'arrêter. Il fut alors constaté qu'à bord se trouvaient des Allemands parmi les hommes de l'équipage et ces hommes furent emmenés à bord du sous-marin et plus tard disparurent sous mer pendant que leurs camarades étaient laissés dans les chaloupes du navire. Ces derniers furent débarqués à Galley Head. Les Allemands qui furent emmenés à bord du sous-marin devront probablement rejoindre les drapeaux s'ils sont d'âge à servir dans l'armée.

Le navire norvégien "Gjeso", jaugeant 1094 tonneaux a été coulé par un sous-marin allemand. L'équipage a été débarqué à North Shields.

La barque norvégienne "Kotha" a été coulée par un sous-marin allemand au large de Fastnet. L'équipage a été débarqué à Queenstown.

Le vapeur anglais "Scottish-Monarch", chargé de sucre, a été torpillé par un sous-marin allemand. Les 36 hommes de son équipage se sont embarqués dans les chaloupes. Le capitaine et 19 hommes ont été recueillis près du bateau-phare "Hook Point", non loin de Dunmore, Irlande.

Le "Scottish-Monarch" jaugeait 5043 tonneaux. Il était parti le 16 juin de New-York.

LE CAIN ALLEMAND

Ceci n'est qu'un petit fait de guerre bien menu dans l'immense drame actuel. Mais il nous a paru intéressant parce qu'il montre d'une façon saisissante l'incroyable barbarie qui fait le fond de l'âme allemande sous un vernis de "kultur" craquant au premier choc. L'officier qui vécut cette anecdote est prêt à en garantir l'authenticité. Elle se place en Argonne, près de Vienne-le-Château, dans le courant du mois de décembre.

Vers midi, Pierre D... ouvrit les yeux. Il était couché dans une prairie, sur les bords d'une rivière, près d'un pont effondré... En face de lui, de l'autre côté de la rivière, il y avait encore des prairies et des collines couvertes de bois dépouillés par l'hiver.

A droite, parmi les toits rouges d'un village, les fumées épaisses s'élevaient dans l'admirable douceur de cette journée de décembre. Cependant, au loin, un orage semblait gronder.

Pierre s'éveilla tout à fait et se souvint... Une vision de délire.. Le combat à la baïonnette, corps à corps, sous la lueur des projecteurs électriques... Des cris de haine et de douleur... Les flammes et le vacarme des obus.. Des sons aigus de trompettes et de fifres dans le rythme des tambours... Des visages convulsés.. Et puis, tout d'un coup, un choc à l'épaule... Une douleur horrible, grandissante... et ensuite. plus rien...

Maintenant il ne souffrait plus; seulement, son bras gauche pendait inerte. Même il éprouvait une espèce de bien-être, comme une convalescence.

Sans trop d'efforts, çà et là des grands trous noirs et des corps étendus, les uns vêtus de bleu, les autres de gris. Quelques-uns demeuraient immobiles, d'autres s'agitaient en gémissant.

Tout près de lui, un Allemand blessé le dévisageait. Pierre eut un sursaut de surprise en reconnaissant un de ses camarades de l'Université d'Heidelberg, où il avait passé une année de philosophie et de flânerie... von Mohren, un grand garçon bien élevé, de rapports agréables, sauf une manie de "caporalisme" vraiment insupportable, intelligent, mais d'une intelligence théoricienne jusqu'à l'absurdité, irritant surtout par sa conviction souriante de l'immense supériorité de l'Allemagne sur tout le reste de l'Europe, qu'il méprisait d'ailleurs cordialement.

Et cependant, ils avaient vécu ensemble quelques heures heureuses de causeries philosophiques dans les paysages charmants du Neckar...

Un moment Pierre eut envie de lui parler, son âme française étant réfractaire à la haine, et puis il se ravisa en se rappelant de qu'elle ignoble façon ces gens-là faisaient la guerre.

D'ailleurs, l'Allemand avait détourné la tête. Bientôt Pierre ne songea plus à lui: des images plus chères se succédèrent dans son imagination...

Vers l'heure où le soleil commençait à s'incliner derrière la forêt, il s'endormit encore du sommeil invincible de la jeunesse et de la fatigue.

La sensation d'un frôlement l'éveilla. Il ouvrit les yeux, vit l'Allemand qui avait rampé jusqu'à lui et, sa baïonnette à la main, essayait de le transpercer.

Pierre se redressa d'un sursaut, d'un revers de sa main droite repoussa vivement l'ennemi qui retomba sur le dos, et, lui arrachant sa baïonnette, la lui enfonça dans la gorge... L'Allemand râla, ses jambes se convulsèrent et il mourut...

La lune s'était levée toute rouge, comme ensanglantée; de gros nuages noirs, chassés par le vent qui s'élevait, passaient devant elle ainsi qu'une armée en déroute dans le bruit de la canonnade qui se rapprochait, rompant le grand silence de la nuit.

Pierre voulut essayer de se lever et se trouva si faible qu'il chancela, s'affala sur l'herbe, à côté du cadavre de son ennemi.

La fièvre le prenait, et avec la douleur de sa blessure qui s'avivait, une angoisse grandissait en lui... Allait-on le laisser mourir là?

La veille, dans le combat, il n'avait pas eu peur de la mort, n'y songeait même pas. Maintenant, seul, affaibli, incapable d'effort, il la sentait rôder autour de lui sur le champ de bataille. A ce moment des voix françaises frappèrent son oreille plus délicieusement que la plus douce musique. Des brancardiers s'approchaient.

—C'est nous, mon lieutenant. Où êtes-vous blessé? Très doucement, allongez-vous sur le brancard. Une, deux... En avant!

Maurice Soulié.

LA POLITIQUE EN FRANCE

M. Millerand est l'objet de sérieuses attaques de la part des radicaux-socialistes

Paris, 28. — Les événements qui se passent à la chambre des députés indiquent l'existence d'une campagne menée contre certains membres du gouvernement, sinon le gouvernement tout entier. On apprend que cette campagne est dirigée par le parti radical-socialiste. Le projet de loi de M. Dalbiez sur le rappel des soldats du front pour les envoyer travailler dans les manufactures de munitions, cachait certainement une attaque contre M. Millerand, dont le discours prononcé il y a quelques jours, a mis en déroute les adversaires du ministre de la guerre.

Jeudi dernier une autre attaque fut faite par M. Accambray, député radical-socialiste de Laon, et ancien capitaine d'artillerie, qui critiqua le système des grandes commissions qui président à la conduite de la guerre et déclara qu'elles étaient responsables des erreurs commises spécialement en ce qui concerne l'expédition des Dardanelles.

Son discours donna naissance à un vacarme énorme, mais la solidité de la situation gouvernementale devint évidente quand des applaudissements frénétiques accueillirent la réponse patriotique de M. Viviani, président du conseil.

Ces batailles parlementaires causèrent un tel malaise qu'il se pourrait que la chambre fut ajournée, quoique le gouvernement préfère se mesurer ouvertement avec l'opposition.

Réalisant la situation, le "Temps" dit dans un article de fond:

"Tout montre que, si les civils et les militaires, font preuve de fermeté et de persévérance, les alliés peuvent attendre avec confiance la victoire finale."

DRAMATIQUE DUEL AERIEN

L'avion anglais, vainqueur d'un boche, prend feu et atterrit dans les lignes alliées

Londres, 1. — Le bureau officiel de la presse publie le récit suivant du "témoin oculaire" de l'armée anglaise d'un dramatique duel aérien, dans lequel un aéroplane anglais, en reconnaissance sur la ville de Poelcappelle, Belgique, a livré combat à une hauteur de treize cents mètres à un grand biplan allemand muni de deux moteurs et deux hélices:

"Le biplan allemand fit d'abord des cercles autour de notre avion, tout en tirant avec une mitrailleuse, mais sans faire aucun dégât. Notre observateur tira alors cinquante cartouches à une distance de moins de deux cents mètres. Ce tir fut efficace, le biplan ennemi commença à flotter et après quelques autres coups ses moteurs s'arrêtèrent. L'avion ennemi fit un brusque plongeon, mais à six cents mètres, le pilote ne semblait pas maître de sa direction.

"Sous le violent feu des canons, notre pilote retourna vers notre ligne pour compléter sa reconnaissance. En ce moment sa machine fut atteinte et il décida de rentrer, mais le réservoir à essence avait été percé et l'appareil prit feu alors que le pilote commençait à effectuer sa descente.

"Le pilote, cependant, ne perdit pas son sang-froid et l'aéroplane continua à descendre, bien qu'une grande partie du fuselage fût détruite. Les pales de l'hélice étaient tellement brûlées qu'elle cessa de tourner.

"Quand l'avion finalement atterrit en arrière de nos lignes, les deux officiers avaient été sérieusement brûlés et le pilote sautant de l'appareil, s'accrocha à un fil de tension et se foula la cheville.

"Les quelques parties de l'aéroplane qui pouvaient encore servir furent alors ramassées et enlevées sous le feu des canons allemands."

M. POINCARE SUR LE FRONT

Six régiments reçoivent la médaille militaire

Paris, 1. — Le président Poincaré a passé les journées de dimanche et de lundi sur le front, conversant avec les officiers et les soldats dans les tranchées.

Le président assista au tir de plusieurs batteries de campagne installées juste en arrière des lignes. Il épingla ensuite la médaille militaire aux drapeaux de six régiments qui ont été cités à l'ordre du jour pour leur vaillante conduite.

DEWET ET RIEL

(Le **Devoir**)

La sentence, relativement légère, prononcée contre le général Dewet remet en mémoire l'exécution de Louis Riel.

La culpabilité du chef boer est apparemment beaucoup moins contestable que celle du malheureux Métis, sacrifié à la soif de vengeance d'une groupe d'Anglo-Canadiens. La seule excuse du général Dewet et de ses conjurés, c'est en somme d'avoir profité des embarras de l'Angleterre en Europe pour tenter de rendre à leur pays l'indépendance perdue en 1902. Certes, l'excuse est avouable. Contester aux Sud-Africains le droit de reconquérir leur liberté, à la première occasion favorable, c'est nier aux Belges, aux Alsaciens, aux Polonais le droit de secouer le joug allemand, autrichien ou moscovite. La conquête du Transvaal et de l'Orange porte tous les traits les plus odieux que l'on reproche avec raison aux spoliateurs de la Belgique: violation de la parole jurée, déchirement des traités, méconnaissance absolue du droit, destruction de la propriété privée. L'Angleterre ne peut même invoquer, pour justifier cette conquête, la raison brutale donnée par le chancelier Bethman-Hollweg pour expliquer l'invasion du territoire de la Belgique. En Afrique, l'Angleterre n'était aux prises avec aucune puissance rivale; elle n'avait nullement besoin d'occuper le territoire des petites républiques hollandaises afin d'atteindre un ennemi redoutable ou de se protéger contre ses coups. Le seul motif véritable de l'agression anglaise fut de servir les intérêts sordides des possesseurs des mines d'or et de diamant du Rand. Jamais conquête ne fut plus odieuse et inspirée par des mobiles plus ignobles.

D'autre part, l'héroïque résistance des Boers et le réveil de la conscience nationale du peuple anglais amenèrent le gouvernement britannique à réparer, dans une certaine mesure, l'iniquité de la spoliation. Lord Kitchener et le ministère Campbell-Bannerman accordèrent aux malheureux vaincus de généreuses conditions de paix et un régime politique beaucoup plus libéral que celui imposé aux Polonais et aux Alsaciens. Au moment de la rébellion commandée ou dirigée par Dewet, les Hollandais jouissaient, dans tout le territoire de l'Union sud-africaine, d'une liberté que les Canadiens-français ne connaissent pas encore dans les provinces anglaises du Canada. Cette rébellion ne peut donc se justifier de la nécessité de réprimer des injustices imposées par un gouvernement tyrannique.

• • •

Dans les Territoires du Nord-Ouest, la situation était tout autre. La cession des domaines de la Compagnie de la Baie d'Hudson à la Confédération canadienne s'était opérée, en 1869, dans des conditions fort injustes pour les habitants du pays et absolument contraires aux principes du gouvernement britannique. Ce jugement historique s'appuie sur le témoignage d'hommes peu suspects d'exagération ou de tendances révolutionnaires, tels Mgr Taché, sir Joseph Dubuc, Mgr Ritchot. Quelques mois avant sa mort, ce vénérable citoyen, ce magistrat intègre et éclairé, sir Joseph Dubuc, affirmait en ma présence qu'après quarante ans d'étude et de réflexion, il ne pouvait que conclure à la légitimité légale et morale de la résistance opposée par Riel et les Métis à la conquête de 1870. Il considérait même que l'exécution de Scott, véritable motif de la vengeance exercée contre Riel en 1885, tout impolitique et condamnable qu'elle fût à certains égards, se justifiait aux regards de la loi internationale et des principes du code de guerre.

Pour éviter l'effusion du sang et pacifier le pays, le gouvernement canadien prit avec les Métis des engagements nombreux et précis. Il utilisa l'intervention et la haute influence morale de Mgr Taché, qui se porta garant de la parole du Roi et des représentants officiels, civils et militaires. De ces promesses, les unes ne furent jamais exécutées, d'autres furent violées par la suite. On peut affirmer en toute certitude que Mgr Taché mourut de douleur parce que les politiciens d'Ottawa, à qui il avait pourtant rendu en maintes circonstances de si précieux services, lui avaient donné, aux yeux du peuple qu'il aimait, figure d'imposteur et de transfuge.

De ceci, je puis rendre un témoignage personnel. A chacun de ses voyages à Montréal, le vénérable archevêque de Saint-Boniface venait épancher le trop plein de son âme dans l'atmosphère sympathique d'un cercle tout intime qui se réunissait, chaque dimanche soir, sous le toit hospitalier de M. Côme-Séraphin Cherrier. De ce cercle, M. Chauveau, M. l'abbé Verreau, mon père étaient les hôtes assidus. On m'y admettait, tout bambin que je fusse. La venue de Mgr Taché, l'un des plus charmants causeurs de son temps, y était toujours accueillie comme une fête du coeur et de l'esprit. De mon coin, j'écoutais, tout oreilles et tout attention, même quand je ne pouvais tout comprendre. C'est là que j'ai puisé mes premières notions **pratiques** sur l'ignominie des politiciens et les étranges défaillances de la foi britannique au Canada. Et pourtant l'on sait que Mgr Taché n'était porté à juger sévèrement ni les politiciens conservateurs ni les Anglais. Ses amis s'efforcèrent même souvent de le mettre en garde contre son optimisme exagéré. C'est un fait acquis à l'histoire que le vénérable Mgr Bourget, si clairvoyant, si détaché des intérêts humains, tenta vainement de le retenir à Rome lorsque sir John Macdonald et Cartier l'appelèrent à leur secours pour pacifier la rébellion de 1870.

• • •

Les griefs des Métis, en 1885, étaient nombreux et réels. Un autre témoin, encore moins suspect peut-être de déloyalisme, le colonel Denison, qui commandait l'un des régiments chargés de réprimer le soulèvement, en a reconnu franchement le bien-fondé. Jusqu'à quel point ces griefs justifiaient, en droit ou en fait, la deuxième rébellion et l'intervention de Riel, il n'est guère possible de le déterminer en toute certitude.

Ce qui est incontestable, c'est que ce soulèvement — abstraction faite du droit à l'indépendance nationale — se justifie beaucoup plus aisément par des motifs immédiats que la révolte commandée par le général Dewet. Et pourtant, quelle différence entre la peine capitale infligée à Riel et la simple condamnation à l'amende et à la prison infligée au chef boer!

Si l'on invoque contre Riel la violation de l'amnistie qui lui avait été accordée après la première rébellion, le même argument milite davantage contre Dewet, qui a accepté les termes de la capitulation de 1901. Riel était d'autant plus excusable que le gouvernement canadien n'avait pas été fidèle à ses propres engagements.

Le tribunal sud-africain a tenu compte, dit-on, de la mauvaise santé de l'officier sud-africain. Les troubles cérébraux du malheureux chef métis ne méritaient-ils pas la même indulgence?

Qu'on ne me soupçonne pas d'établir ce parallèle afin d'appeler condamnation sur la légèreté de la sentence portée contre le héros boer, égaré peut-être, mais assurément digne de miséricorde et de sympathie. Loin de là. La mesure d'indulgence dont il bénéficie est un acte de haute politique. Et si je le mets en relief, c'est au contraire afin de marquer davantage le caractère odieux et maladroit de la sentence rigoureuse portée, il y a trente ans, contre le chef des Métis français.

Si le gouvernement canadien avait obéi, en 1885, aux motifs qui ont inspiré les autorités de l'Union sud-africaine, le rapprochement moral des deux principales races canadiennes serait plus près d'être accompli, le régime britannique serait, aux yeux des Canadiens-français, plus véritablement synonyme de justice et de liberté.

• • •

Cette comparaison est utile à un autre égard. Le véritable motif de la miséricorde déployée en faveur de Dewet et de ses partisans, c'est la crainte de pousser à bout un peuple qui a donné des preuves éclatantes de son courage et de sa force de résistance. Si nos gouvernants de 1885 n'avaient été persuadés que les Canadiens-français peuvent être facilement amenés à subir en silence tous les outrages, Riel n'aurait jamais été exécuté.

La différence des résultats obtenus au Canada et en Afrique marque toute la valeur relative de la politique de résistance et de la politique dite de "conciliation" dont le vrai nom, telle que la prêchent et la pratiquent nos publicistes et nos politiciens de parti, est l'avachissement.

Cette différence ne se manifeste pas seulement dans les circonstances extraordinaires comme celles qui ont entraîné la mort violente de Riel et l'absolution virtuelle de Dewet; elle apparaît surtout dans la comparaison entre le régime de liberté et de véritable égalité fait aux Hollandais d'Afrique, qui ont fait perdre à l'Angleterre des centaines de mille hommes et des millions de livres sterling, et les tracasseries iniques auxquelles les Canadiens-français sont en butte dans plusieurs des provinces anglaises du Canada, en dépit — ou peut-être à cause — des services signalés qu'ils ont rendus à l'Angleterre depuis un siècle et demi.

Le régime britannique, tel que compris et pratiqué par les Anglais civilisés, est assurément un noble produit de la civilisation contemporaine. Mais déformé par le jingoïsme et l'intolérance de nos butors coloniaux, il devient facilement aussi désagréable et plus avilissant, sinon aussi brutal, que le militarisme prussien.

Espérons que les Anglo-Canadiens, qui affectent, de ce temps-ci, tant de dévouement aux principes de civilisation et de liberté dont le Teuton, le "Hun", est à leurs yeux le pire ennemi, s'efforceront avant longtemps de conformer leur conduite à ces principes et d'en faire l'application au gouvernement intérieur du Canada, à son régime politique, à ses problèmes de race. Ce serait la manière la plus **pratique** de prouver leur sincérité et leur loyalisme.

Henri Bourassa.

CURIEUSE OPERATION CHIRURGICALE

Paris, 30. juin. — A la séance de l'Académie de médecine qui a eu lieu aujourd'hui, le docteur Reynier a donné des explications détaillées sur une intéressante opération qu'il a pratiquée il y a quelques mois.

Une balle avait enlevé un morceau de l'os frontal d'un soldat. Le docteur Reynier imagina de remplacer la partie d'os absente par un morceau de l'os de l'épaule d'un lapin.

Le docteur Reynier mit en place cet os de lapin et ne tarda pas à s'apercevoir que la soudure s'opérait. Au bout de deux mois de soins, la soudure était complète et le blessé, complètement rétabli, quittait l'hôpital.

C'est la première fois qu'un chirurgien ait pu obtenir la soudure d'un os étranger à la boite cranienne d'un être humain.

Les académiciens ont voté des remerciements au docteur Reynier pour son intéressante communication qui vient ajouter une page nouvelle au livre des progrès accomplis par la chirurgie depuis le début de la guerre européenne.

LA SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE ET MONSEIGNEUR LANGEVIN

Il est résolu à l'unanimité que le document suivant traduit les sentiments de tous les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface, et que copie de cette résolution soit transmise à Sa Grandeur Monseigneur Béliveau, Administrateur du diocèse de Saint-Boniface, et aux journaux. Adopté.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface, doyenne des société nationales de l'Ouest, pleure la mort de son Archevêque: son Père dans la foi, son chef dans le patriotisme.

Plus que toute autre société nationale, elle fut l'objet de sa toute spéciale tendresse. S'épanouissant dans sa ville épiscopale, tout près de son coeur, elle eut l'insigne faveur d'en sentir davantage les battements et de recevoir plus souvent et plus directement que les autres, ses paternelles directions et l'expression si vibrante du patriotisme qui l'embrasait.

Qui pourra jamais oublier les accents si éloquents et si fiers qui jaillissaient de son âme en gerbes enflammées, pour aller réchauffer les ardeurs attiédies et les courages chancelants? Paroles d'évêque, paroles de patriote, nous voulons vous conserver avec un culte jaloux dans l'écrin de nos coeurs reconnaissants.

Quelques jours avant sa mort, vous tombiez de ses lèvres comme un testament sacré nous prêchant la loyauté à la Couronne Britannique, l'amour du drapeau, la fermeté dans la revendication des droits et des libertés que ce drapeau doit protéger, la fierté et la grandeur de notre race, l'amour du Canada notre seule patrie, la fidélité aux derniers conseils du héros de Carillon: "Soyez loyaux à vos nouveaux maîtres, tout en vous souvenant de ce que vous a donné la France."

Paroles d'évêque, paroles de patriote, paroles bénies, vous êtes un legs précieux de celui qui avait pris pour devise "Depositum custodi.—Garde le dépôt." Nous vous garderons dans nos coeurs; vous y serez le radium inépuisable, y répandant la lumière qui guidera nos volontés et la chaleur qui les embrasera au jour de l'action.

La voix éloquente de Monseigneur Langevin n'a pas retenti dans notre diocèse seulement. Fière et militante comme un clairon, elle a résonné dans toutes les provinces du Dominion et nous a rallié d'ardentes sympathies. C'est pour nous, c'est pour l'avenir de notre race dans l'Ouest. avenir qui tenait dans son amour la première place après les droits de Dieu dans l'école et dans la société, que son coeur et sa voix allaient dans les autres provinces prêcher les foules et les conquérir. C'est pour la cause de nos enfants et pour le respect intégral de nos institutions britanniques que sa parole éloquente s'est élevée devant les pouvoirs ecclésiastiques et civils. Les luttes ardentes qu'il a livrées pour l'avenir religieux et national de notre peuple ont consumé son coeur et abrégé ses jours. Elles resteront à jamais bénies dans la mémoire de la population canadienne-française de l'Ouest.

La Société Saint-Jean-Baptiste, interprète fidèle de la reconnaissance populaire, veut lui rendre l'éclatant témoignage qu'il a déjà reçu de l'Autorité Suprême,—Bene certasti!

Sa Grandeur Monseigneur Langevin étendait son affection à tout ce qui était de son pays. Il ne respirait jamais plus à l'aise que dans la brise qui venait de son ciel; les beautés naturelles du Canada n'étaient dans son estime surpassées par aucune autre. Il les aimait éperdument parce qu'il voyait en elles l'âme de la patrie candienne. Ecoutons un instant ce qui dit à son coeur la nature de son pays:

"Il s'échappe des profondeurs "de tes vastes forêts, du sein de "tes vallées ombreuses, de la cime de tes montagnes, des eaux "de tes lacs, de tes rivières et surtout des ondes majestueuses et "des cataractes du fleuve roi, "comme une douce brise qui gonfle nos coeurs et nous enivre de "joie et d'espérance".

Les moissons dorées qui se balancent dans la prairie, les fleurs qui émaillent le sol vierge, les oiseaux de nos plaines et de nos forêts, la faune abondante qui peuple la solitude de nos bois, font tour à tour l'objet de ses études dans les moments qu'il appelle ses loisirs, et font chanter dans son âme une chanson d'amour et de patriotisme.

Et le sol de la patrie, comme il l'aime et l'admire! C'est le sol des ancêtres, sol fécondé du sang des martyrs et des sueurs de nos pionniers canadiens; c'est le sol ouvert à la civilisation par nos missionnaires, c'est le témoin de l'épopée glorieuse qui constitue notre histoire: voilà pourquoi il en est passionnément épris; voilà pourquoi il l'étudiera et le fouillera pour y retrouver les restes vénérés de LaVérendrye, Aulneau et leurs compagnons. Qui n'a tressailli en entendant, à la fin de nos soirées, s'échapper de son âme vibrante, le chant de la patrie canadienne: "O Canada, terre de noe aïeux!"

Mais du Canada, c'est surtout pour l'histoire que Mgr Langevin avait une passion toute spéciale. Pour lui, l'histoire était une connaissance des plus approfondies. Pour lui, l'histoire était le phare lumineux qui devait éclairer notre route vers l'avenir. Son âme s'était trempée aux récits des luttes de nos devanciers, et sa grande intelligence y avait saisi des leçons pratiques qui guidèrent sa vie dans la défense du droit et de la justice.

Voulant faire bénéficier aussi les autres de ces leçons, il fit tout en son pouvoir pour encourager l'enseignement de l'histoire à nos enfants, et la publication de divers documents historiques. Il savait par là, faire connaître à tous la place que nous occupons dans ce pays. C'est aussi dans ce but qu'il fonda la Société Historique de Saint-Boniface. Les phrases éloquentes qui suivent et qu'il prononça au Congrès de Québec, résument les leçons de patriotisme que son oeuvre nous lègue:

"Nous sommes chez nous, au Canada, partout où le drapeau britannique porte dans ses plis glorieux nos droits sacrés avec la trace de notre sang."

"Debout, libres et fiers, auprès de cet étendard qui flotte triomphalement sur tous les océans, nous lui jurons avec joie, foi et fidélité, mais nous lui demandons en retour de protéger toujours nos libertés, et nous clamons à tous les échos du pays, la vieille devise normande "Dieu et mon droit".

"Pour nous, la patrie canadienne s'étend jusqu'au dernier morceau de terre canadienne, jusqu'à la dernière motte, jusqu'au dernier brin d'herbe. Chacun de nous l'emporte avec lui dans son coeur, comme un trésor sans prix; et l'exilé mourant, loin des chers siens et de la douce terre natale, évoque avec amour l'âme de la patrie, lui envoie encore son souvenir le plus affectueux, et lui réserve avec Dieu, le dernier battement de son coeur."

La Société Saint-Jean-Baptiste, au nom du peuple canadien-français, vient déposer sur la tombe du grand archevêque disparu, en même temps que ses regrets et sa profonde douleur, l'assurance de sa fidélité à la voie qu'il nous a tracée, et sa vive gratitude pour les exemples de patriotisme et de vertu qu'il nous a donnés, alors qu'il était notre chef vénéré. Du haut du ciel, qu'il daigne écouter l'expression de notre dévouement. Nous voulons seconder les efforts de ses successeurs pour la cause de la colonisation qu'il avait tant à coeur; nous voulons pratiquer pour la défense du bien cette union qu'il nous a si souvent prêchée; nous voulons être comme lui, forts contre la tempête persécutrice, ne nous laissant jamais abattre, regardant avec confiance le drapeau protecteur et répondant fièrement à ceux dont la flèche nous aura atteints: "Nous sommes blessés, mais jamais vaincus!"

Adrien Potvin,
Président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface.
Alex. Bernier,
Secrétaire.

LA LANGUE FRANCAISE AU CANADA

Ses droits, sa nécessité, ses avantages

Par M. Henri Bourassa

Cette brochure de 64 pages, grand format, contient le texte de la conférence prononcée au Monument National, à Montréal, le 19 mai, par M. Henri Bourassa, directeur du "Devoir". L'auteur y étudie successivement l'enseignement du français dans l'Ontario et le règlement No XVII; les droits du français au Canada en regard du droit naturel, des Capitulations et du Traité de Paris, du droit international, de la jurisprudence anglaise et de la législation impériale; il analyse l'Acte de Québec, les constitutions de 1791, de 1841,, de 1867; il étudie la situation actuelle de l'anglais dans l'Empire britannique. Il traite également de la langue et de l'unité nationale, de la valeur de l'enseignement bilingue et des résultats qu'il a donnés ailleurs, notamment au pays de Galles.

Toute la dernière partie de la brochuro est consacrée à démontrer la nécessité et les avantages du français, pour les Canadiens français d'abord, pour les Canadiens de toute origine ensuite.

Cette brochure se vend 15 sous l'exemplaire aux bureaux de la "Liberté".

Nous la donnerons en prime à tous ceux qui renouvelleront leur abonnement.

BONNE SITUATION

Toute personne connaissant le français et l'anglais (catholique) ayant travaillé dans un élévateur et au courant de l'achat des grains et de la vente des farines peut se mettre en correspondance avec **M. Jean Martin,** secrétaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste, **Saint-Claude, Man.**

INSTITUTEUR DEMANDE

On demande un instituteur ou une institutrice (instituteur préféré) qualifié pour enseigner le français et l'anglais. District scolaire de Fosbery, Laurier, Man. Pour plus amples informations, s'adresser à

Eugène Assailly,
Secrétaire-trésorier.

PENSION DEMANDEE

Une famille désire louer, dans un centre français ayant une gare et une église, une maison comfortable ayant au moins 3 chaînes de terrain pour jardin. Répondre au journal aux initiales D. H.

AVIS

A Messieurs les secrétaires et commissaires d'écoles de la province de Saskatchewan.

Si vous avez besoin d'instituteurs et d'institutrices qualifiés en anglais et en français pour les termes 1915 et 1916, veuillez vous adresser à

Amédée Cléroux, Insp.,
403 River St. West,
Prince-Albert, Sask.

POUR LES BELGES

La quête pour les Belges faite dans la paroisse de Saint-Pierre Jolys, Man., a rapporté la somme de $60, plus un don de M. Adhémar Renuart.

POUR L'EST

M. le curé St-Amant, de Saint-Jean-Baptiste, Man., est parti aujourd'hui pour un voyage dans l'Est, où il assistera au Congrès Eucharistique des prêtres.

Il profitera de son voyage pour étudier la question des coopératives.

EN VOYAGE

Mme Leveillé est partie avec sa famille pour une promenade de quinze jours chez sa soeur Mme Paul Sala à "Laurentia Beach", Saint-Laurent, Man.

ORDINATION

Le R. P. Alfred Bernier, jésuite, a été ordonné prêtre dimanche dernier par Mgr Béliveau, au Collège de Saint-Boniface. Sa Grandeur était assitée du Rév. Père J. Magnan, o.m.i., et de l'abbé Prud'homme, confrère de classe du Rév. A. Bernier.

Il a célébré sa première messe au Collège, assisté par son frère, M. l'abbé Aug. Bernier, curé de Vègreville, Alta. Le chant fut exécuté par les amis du Quartier Latin.

EN VISITE

Mme E. Sumner, de Saskatoon, fille de M. le juge Prud'homme, est en promenade chez son père.

• • •

LES RUSSES TIENDRONT JUSQU'AU BOUT

Pétrograd, 30 juin. — Un rescrit impérial a été publié au sujet de la création d'une commission russe chargée des approvisionnements militaires.

Après avoir exprimé sa confiance inébranlable dans le brillant avenir du peuple russe, l'empereur Nicolas ajoute:

"Une guerre prolongée réclame toujours de nouveaux efforts; mais, surmontant les difficultés croissantes et parant aux vicissitudes qui sont inévitables dans une guerre, affermissons nos coeurs, résolus, avec l'aide de Dieu, à poursuivre la lutte jusqu'au triomphe complet des armes russes.

"L'ennemi doit être écrasé avant que la paix puisse être conclue.

"Ayant foi dans la force inépuisable de la Russie, j'espère que les institutions gouvernementales et civiles de l'industrie russe et que tous les Russes, fidèles à la patrie sans distinction de partis ou de classes, travailleront en harmonie pour subvenir aux besoins de notre vaillante armée.

"C'est désormais le seul problème national vers lequel doivent être dirigés toutes les pensées de la Russie unie et invincible dans son union."